

Le Phare d’Alexandrie dans les sources arabes médiévales : des *realia* aux *mirabilia*

Godefroid DE CALLATAÿ
Université catholique de Louvain

IL n’est pas contestable que les sources arabes médiévales¹, – à tout le moins certaines d’entre elles –, constituent, avec l’iconographie antique, notre meilleur support documentaire pour déterminer à quoi devait ressembler le Phare d’Alexandrie avant son écroulement. Sur deux aspects au moins, le témoignage des sources arabes se révèle essentiel même souvent irremplaçable.

Le premier aspect relève de l’histoire du monument. Les textes arabes du Moyen Âge nous livrent nombre de renseignements intéressants sur des accidents survenus à telle ou telle partie de l’édifice, sur les réparations décidées ou entreprises par tel ou tel souverain, sur des modifications apportées à tel ou tel élément de la construction. Ces informations-là offrent en général un haut degré de fiabilité. Parfois même, des événements importants ont été consignés par des témoins directs, comme ce tremblement de terre qui affecta la partie supérieure du Phare en 955 et que Mas‘ūdī, dans son *Tanbīh*, affirme avoir lui-même ressenti alors qu’il se trouvait à Fustāt.

1. La recherche ayant conduit à la publication de cet article a été menée dans le cadre du projet « *Speculum Arabicum—Objectifying the contribution of the Arab-Muslim world to the history of sciences and ideas : the sources and resources of medieval encyclopaedism* » et cours à l’université catholique de Louvain (<http://www.uclouvain.be/419390.htm>). Ce projet bénéficie de la subvention Actions de recherche concertées (ARC) n° 12/17-042 de la Communauté française de Belgique et octroyée par l’Académie universitaire « Louvain ». Je remercie aussi Doris Behrens-Abouseif et Jean-Charles Ducène de m’avoir éclairé sur certains points de la présente contribution.

URL valide
mais le site
indique « page
non trouvée »

L'autre aspect est, bien entendu, celui qui concerne l'observation et la description du monument. Contrairement aux auteurs anciens, qui ne nous ont laissé aucun témoignage précis en la matière, la littérature arabe du Moyen Âge renferme un nombre important de rapports détaillés sur le bâtiment et sur les modifications qu'il a subies au cours des siècles. Comme on le verra plus loin, le plus instructif de ces rapports est celui d'Ibn al-Shaykh al-Balawī, un voyageur andalou qui visita le monument en 1165 de l'ère chrétienne et qui prit soin d'en mesurer toutes les parties avec un souci de rigueur et une méticulosité tout à fait remarquables. Le relevé d'ingénieur qu'il nous livre sur le Phare d'Alexandrie nous apparaît comme un saisissant instantané de l'édifice à un moment donné de son histoire. D'autres voyageurs, vers la même époque, nous ont transmis des descriptions du Phare également très instructives et celles-ci, qui sont indépendantes de sa propre relation, confirment sur bien des points les observations consignées par Ibn Shaykh. Il apparaît d'ailleurs clairement que le ^{xii}^e siècle fut le siècle le plus fécond en matière d'observation et de description du monument alexandrin. Il apparaît de manière tout aussi manifeste que les informateurs les plus fiables furent des voyageurs en provenance de l'occident musulman et, singulièrement, de l'Andalus.

La présente contribution s'ouvrira sur un rappel des grands jalons de la recherche moderne au sujet des sources arabes du Phare. Ainsi qu'on le verra, la plupart des travaux publiés à ce jour ont eu tendance à privilégier l'étude de ce qui, dans ce dossier, intéresse au premier chef l'historien. Il est somme toute logique qu'on ait prioritairement cherché à exploiter les sources arabes aux fins de déterminer en quoi les renseignements et les observations qu'elles nous livrent peuvent nous aider à mieux comprendre l'histoire même du monument, depuis sa construction au ⁱⁱⁱ^e siècle avant notre ère jusqu'à son écroulement final au ^{xiv}^e siècle apr. J.-C., et l'on doit bien reconnaître aujourd'hui que, sauf à imaginer qu'un nouveau témoignage du genre de celui que fournit l'andalou Ibn Shaykh soit exhumé d'un fonds d'archive, il n'y a plus grand-chose à ajouter aux analyses modernes portant sur cette documentation. Pourtant, confirmant avec éclat que la littérature au sujet du Phare relève aussi du genre des *Mirabilia*, le dossier des sources arabes regorge, comme peu d'autres, d'éléments légendaires et de récits imaginaires, qui pourront intéresser l'historien des idées, l'anthropologue ou l'artiste aussi sûrement qu'ils répugneront aux esprits positivistes. Ces aspects-là se trouvent parfois

mentionnés aussi dans les études modernes, mais ils y sont alors présentés généralement comme l'ivraie dont on cherche à se débarrasser au plus vite pour trouver le bon grain et, ce qui est plus fâcheux, le plus souvent sans trop d'égard pour les considérations proprement philologiques de la recherche. À notre connaissance, ce donné légendaire n'a jamais fait l'objet d'une étude spécifique et réellement basée sur la consultation des textes eux-mêmes. C'est dans l'espoir de remédier à cet état des choses que nous proposons la présente contribution.

Les étapes de la recherche

Commençons donc par rappeler quelques grandes étapes de la recherche au sujet du Phare, en particulier pour ce qui concerne les sources arabes médiévales. Comme chacun sait, l'ouvrage qui ouvre et balise toute l'investigation moderne sur le Phare d'Alexandrie est la synthèse monumentale rédigée en 1909 par Hermann Thiersch, et dont l'ambition avouée était de faire le tour de l'ensemble du matériel à disposition : les sources littéraires antiques et médiévales, – en ce compris les sources arabes, donc –, la documentation iconographique sous la forme de monnaies, de gemmes, de mosaïques, de verres ou de toute autre espèce d'artefacts, ainsi que la comparaison avec d'autres phares ou monuments anciens ou plus récents². Même s'il n'était pas lui-même arabisant, Thiersch est probablement le premier chercheur moderne à avoir compris l'importance des sources arabes au sujet du Phare. Dans l'introduction du chapitre qu'il consacre à ces sources, – un mélange de témoignages plus ou moins détaillés qui sont cités sur la base de traductions allemandes et françaises existantes (ou bien alors faites pour l'occasion par des collègues arabisants) –, Thiersch déclare en effet :

Von unschätzbarem Werte sind die Nachrichten der Araber; nicht nur für die Kenntnis der weiteren Geschehnisse des Pharos im Mittelalter, durch das sie ihn bis zu seinem Ende in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts begleiten; es steckt auch viel wertvolles antikes Gut noch darin. Es ist unrecht, diese Quellen geringschätziger anzusehen als die antiken. Es ist

2. H. Thiersch, *Pharos : Antike, Islam und Occident. Ein Beitrag zur Architekturgegeschichte*, Leipzig, Berlin, 1909.

in mancher dieser « phantastischen Übertreibungen » mehr Wirklichkeit, als ihnen im allgemeinen zugetraut wird³.

On remarquera d'emblée que la reconstitution du Phare telle que la propose Thiersch en frontispice de son étude, – avec ses trois étages, la forme spécifique et les proportions relatives de chacun d'eux –, repose déjà pour la plus grande partie sur le témoignage des auteurs arabes médiévaux.

Également décisive fut, trois décennies plus tard, la contribution de Miguel Asín Palacios intitulée « Una descripción nueva del Faro de Alejandría » et parue dans le premier numéro de la revue *Al-Andalus*⁴. Asín Palacios y récapitule brièvement le donné littéraire antique, avant de confronter les uns aux autres une vingtaine de témoignages textuels arabes échelonnés entre le ix^e et le xiv^e siècle, la plupart déjà référencés par Thiersch. Ces « geógrafos árabes », dont les extraits sont donnés en traduction dans l'« Appendice I » (p. 269-283) de l'article, sont respectivement : 1. Ibn Khurrahādhib (ix^e s.); 2. Ya'qūbī (ix^e s.); 3. Ibn al-Faqīh (x^e s.); 4. Ibn Rustih (x^e s.); 5. Mas'ūdī (x^e s.); 6. Iṣṭakhrī (x^e s.); 7. Ibn Ḥawqal (x^e s.); 8. Muqaddasī (x^e s.); 9. Idrīsī (xii^e s.); 10. Benjamin de Tudèle (xii^e s.)⁵; 11. Ibn Ḡubayr (xii^e s.); 12. 'Abd al-Laṭīf (xii^e s.); 13. Yāqūt (xiii^e s.); 14. Qazwīnī (xiii^e s.); 15. Dimašqī (xiii^e/xiv^e s.); 16. Abū-l-Fidā' (xiv^e s.); 17. Ḥamd-Allāh (xiv^e s.); 18. Ibn al-Wardī (xiv^e s.); 19. Ibn Baṭṭūṭa (xiv^e s.); 20. Ibn Waṣīf Shāh (« xiii^e s. »⁶, *apud* Ibn Iyās [xv^e/xvi^e s.]). La confrontation de ces sources est établie sur une série de points pour lesquels on note tantôt une unanimité manifeste, tantôt une assez grande disparité. Ainsi, par exemple, les sources sont généralement d'accord en ce qui concerne la structure générale de

3. H. Thiersch, *Pharos*, 1909, p. 37. Les sources arabes sont présentées et discutées dans le chapitre II (« Die Nachantiken Quellen »), p. 35-75. Un aperçu synthétique, qui permet de situer chronologiquement 37 « sources orientales » l'une par rapport à l'autre, figure à la page 38.
4. M. Asín Palacios, « Una descripción nueva del Faro de Alejandría », *Al-Andalus*, 1.2 (1933), p. 241-292.
5. Le témoignage de Benjamin de Tudèle est ici curieusement inséré, comme dans l'étude de Thiersch, parmi des sources arabes.
6. « Waṣīf Shāh » al-Waṣīf est un auteur aujourd'hui généralement considéré comme ayant vécu au x^e siècle. Sur les problèmes d'identification de cet auteur ainsi que sur ceux posés par l'interprétation de son œuvre, voir U. Sezgin, « al-Waṣīf, Ibrāhīm B. Waṣīf Shāh », dans *Encyclopaedia of Islam*, 2^e éd., XI, Leyde, 2005, p. 178-179.

l'édifice (les trois étages : base carrée, section intermédiaire octogonale et partie supérieure cylindrique), mais elles divergent parfois l'une de l'autre sur d'autres points, comme le nombre de chambres que contient le monument.

C'est toutefois au témoignage crucial d'un autre auteur, nouvellement découvert par Asín Palacios lui-même, que l'article doit son titre et la partie à la fois la plus originale et la plus déterminante de son contenu. Cet auteur est donné par Asín Palacios comme Ibn Shaykh de Málaga (mort en 1208), un érudit andalou d'une certaine notoriété qui rédigea vers la fin de sa vie, et à l'usage de son fils, une sorte d'inventaire à vocation encyclopédique et sous forme alphabétique, le *Kitāb Alif Bā*⁷. L'intérêt de cet abécédaire vient du fait que son auteur, de séjour à Alexandrie en l'an 561 de l'hégire (soit 1165 apr. J.-C.) à l'occasion de son voyage vers les Lieux Saints de l'Islam, en profita pour consigner des notes d'une précision sans égale concernant le Phare, qu'il visita en détail et dont il décida de mesurer les dimensions avec la plus grande rigueur possible, en faisant l'usage d'une corde. Occupant deux pages de l'édition du Caire⁸, la description donnée par Ibn Shaykh reste à ce jour, et de très loin, le plus instructif de tous les témoignages textuels au sujet du Phare d'Alexandrie, ainsi que le faisait déjà remarquer Asín Palacios lui-même : « Ibn al-Šayj, por sí solo, dice más que todos los otros testigos juntos, y lo que dice basta para levantar el plano, sobrio, pero justo, de la estructura del Faro de Alejandría en el siglo XII de nuestra era »⁹. La description d'Ibn Shaykh, dont on sait par ailleurs qu'il exerça comme architecte à Málaga, se présente à la manière d'un authentique relevé d'ingénieur. Chaque section du Phare, en hauteur comme en largeur et en profondeur, y est rigoureusement décrite et mesurée, et des estimations sont même proposées pour l'épaisseur des murs. L'intérieur du bâtiment est, lui aussi, méthodiquement passé en revue et tout y est scrupuleusement chiffré, comme par exemple la largeur de la rampe d'accès, le nombre de pièces de part et d'autre de la rampe au centre du bâtiment ou bien encore celui des marches de l'escalier à l'étage supérieur. La

7. Au sujet de cet abécédaire, cf. M. Asín Palacios, « “El Abecedario” de Yūsuf Benaxeij el malagueño », *Boletín de la Academia de la Historia*, tome C, Cahier 1 (janvier-mars 1932), p. 195-228.

8. *Kitāb Alif Bā*, Le Caire, 1287 H. (1870), II, p. 537-538.

9. M. Asín Palacios, « Una descripción nueva del Faro de Alejandría », 1933, p. 268.

traduction espagnole du passage, complétée d'une série de notes techniques relatives au vocabulaire employé dans l'original arabe, est donnée dans l'« Appendice II » de l'article (p. 283-289). Enfin, l'« Appendice III » (p. 289-292) se présente comme une table de conversion dans le système métrique de toutes les mesures établies par le pèlerin andalou, et qui sont au nombre de cinq pour l'ensemble du relevé : *ashkil*, *shibr*, *dhirā'*, *qāma*, et *bā'*¹⁰. Une interprétation graphique de ces données fut réalisée, dans le même fascicule de la revue *Al-Andalus*, par l'architecte M. L. Otero¹¹. Les planches 2 et 4 qui l'accompagnent témoignent avec éclat des progrès réalisés dans la représentation du Phare depuis l'essai d'Hermann Thiersch.

Quelques années après la parution de l'étude d'Asín Palacios, une traduction française du même passage sera donnée par le Prince Omar Toussoun dans un numéro du *Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie*¹². Cette publication n'apporte rien de nouveau, à ceci près que l'auteur de la description y est cette fois présenté, sur base d'un manuscrit de l'œuvre apparemment « découvert » par le Prince à la Bibliothèque Municipale d'Alexandrie, comme Abū l-Ḥajjāj Yūsuf Muḥammad al-Balawī. Cela aura pour effet d'entraîner une certaine confusion dans la littérature postérieure en langue française, puisque plusieurs chercheurs ne réaliseront en fin de compte jamais qu'Abū l-Ḥajjāj Yūsuf Muḥammad al-Balawī n'est qu'un autre nom pour ce Yūsuf Ibn al-Shaykh, natif de Málaga, dont nous parle Asín Palacios¹³. Une forme plus complète du nom de l'auteur est : Yūsuf ibn Muḥammad al-Balawī Ibn al-Shaykh al-Mālaqī.

Aussi déterminant qu'il puisse être, l'article de Miguel Asín Palacios ne dresse pas, loin sans faut, un bilan complet des sources arabes au sujet du Phare. Plusieurs témoignages, à commencer par ceux des

10. Sur ces mesures, voir W. Hinz, *Islamische Masse und Gewichte, umgerechnet ins metrische System*, Leyde, Cologne, 1970.

11. M. L. Otero, « Interpretación gráfica de la descripción de Ibn al-Ṣayy », *Al-Andalus*, 1.2 (1933), p. 292-300.

12. O. Toussoun, « Description du Phare d'Alexandrie d'après un auteur arabe du XII^e siècle », *BSAA*, 30-31 (1937), p. 49-53.

13. Voir, au sujet de la soi-disant découverte du Prince Toussoun et sur la confusion qu'elle a suscitée, F. Dumas, B. Matthieu, « Le phare d'Alexandrie et ses dieux », *Academiae Analecta. Mededelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België*, 49 (1987), p. 46.

historiographes et chroniqueurs mamlûks comme Maqrîzî (xiv^e/xv^e s.), Saḥāwî (xv^e s.) ou Suyūfî (xv^e s.), n'y figurent pas, alors même qu'ils avaient été signalés par des spécialistes antérieurs comme Thiersch ou Max van Berchem dans ses *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum* publiés dès 1894 par l'Institut français d'archéologie orientale du Caire¹⁴. Ces auteurs-là, comme du reste aussi 'Umarî, Nuwayrî et Qalqaşandî (tous trois du xiv^e s.), sont assurément tardifs. La valeur de leur témoignage au sujet du Phare d'Alexandrie est celle que peuvent avoir des œuvres de compilation relativement à un monument que leurs auteurs n'ont eux-mêmes pas connu. Mais même parmi les sources contemporaines de l'existence du Phare, il en est qu'Asín Palacios n'a pas considérées. Nous pensons entre autres au ṣayḥ Harawî (mort en 1215), dont le *Kitāb al-ishārāt il-lah a'rifat al-ziyārāt* (« Guide des lieux de pèlerinage ») a été depuis lors édité et traduit par Janine Sourdél-Thomine¹⁵, ou encore à Abū Ḥāmid al-Ġarnāfī (mort en 1168), dont une édition de la *Tuḥfat al-albāb* (« Le présent des cœurs ») avait été déjà donnée par Gabriel Ferrand dans deux livraisons consécutives du *Journal Asiatique* en 1925¹⁶. Peut-être plus étonnant encore est le fait qu'Asín Palacios ne souffle mot dans son article des *Murūj al-dhahab* (« Les prairies d'or ») de Mas'ūdī, un témoignage il est vrai des plus fantaisistes au sujet du Phare, mais qui eut tout de même l'heur de connaître une fortune

14. M. van Berchem, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, première partie. *Égypte*, Paris, 1894 (Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique au Caire, XIX), p. 473-489 (« Château du Sultan Qāyt-Bāy à Alexandrie. Burdj az-Zafar ou Pharillon, sur les fondations du Phare antique, 884 H »).
15. al-Harawî, *Kitāb al-ishārāt il-lah a'rifat al-ziyārāt* [Guide des lieux de pèlerinage], J. Sourdél-Thomine (éd.), Damas, 1953, p. 48-49 (pour l'édition) et 1957, p. 112-113 (pour la trad. fr.).
16. G. Ferrand, « Le *Tuḥfat al-albab* de Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Gḥarnāfī », *JA*, 207 (juillet-septembre 1925), p. 1-148 et (octobre-décembre 1925), p. 193-304. Une traduction française de la description du Phare par Gḥarnāfī a été publiée dans G. Ferrand, « Les Monuments de l'Égypte au xii^e siècle d'après Abū Ḥāmid al-Andalusī », dans *Mélanges Maspero*, III. *Orient islamique*, Le Caire, 1940 (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 68), p. 58-60. Notons encore qu'une description plus succincte du Phare a été donnée par le même voyageur dans son *Mu'rib 'an ba'd 'ajā'ib al-Maghrib* (« Exposition claire de quelques merveilles de l'Occident »); voir la traduction française de cet ouvrage par J.-C. Ducène, *De Grenade à Bagdad. La relation de voyage d'Abū Ḥāmid al-Gḥarnāfī (1080-1168)*, Paris, 2006, p. 56-57.

considérable dans la littérature des siècles suivants, comme nous le verrons plus loin¹⁷.

En 1935, soit deux ans à peine après son article sur Yūsuf ibn al-Shaykh, Asín Palacios fit lui-même paraître une étude, également dans *Al-Andalus*, consacrée à la description arabe du Phare d'Alexandrie par un autre auteur espagnol, à savoir Abū 'Ubayd 'Abd Allāh al-Bakrī (mort en 1094) dans son *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* (« Livre des routes et des provinces »)¹⁸. La même année, Évariste Lévi-Provençal publiait à très peu de choses près la même description, avec traduction française annexée, telle qu'elle avait été littéralement reprise et insérée par le compilateur maghrébin al-Ḥimyarī al-Sabtī (xv^e s.) dans son *Kitāb al-Rawḍ al-mi'tār* (« Le livre du jardin parfumé »)¹⁹. Au sujet de ce compilateur, Lévi-Provençal notait :

Suivant son procédé constant, Ibn 'Abd al-Mun'im al-Ḥimyarī y présente bout à bout deux développements complètement indépendants l'un de l'autre, le premier provenant de divers auteurs, – principalement d'al-Mas'ūdī –, sans doute utilisés et résumés par un intermédiaire inconnu, le second presque entièrement original et apparaissant à divers indices, – manière, style, surtout fréquence des hispanismes dans l'emploi du vocabulaire –, comme littéralement transcrit d'une partie de l'œuvre, aujourd'hui perdue, d'al-Bakrī²⁰.

La deuxième moitié du vingtième siècle offre bien moins d'intérêt que la première en ce qui concerne le dossier des sources arabes du Phare, lequel n'enregistre à peu près aucun progrès substantiel par rapport aux

17. Voir, pour le passage relatif au Phare : Mas'ūdī, *Murūj*, § 836 (éd. C. Barbier de Meynard, A. Pavet de Courteille, revue et corrigée par C. Pellat, II, Paris, 1965, p. 104-109). Pour la traduction, *ibid.*, p. 316-319.
18. M. Asín Palacios, « Nuevos datos sobre el Faro de Alejandría », *Al-Andalus*, 3 (1935), p. 186-188 (pour le texte arabe) et p. 188-193 (pour la traduction espagnole).
19. É. Lévi-Provençal, « Une description arabe inédite du Phare d'Alexandrie », dans *Mélanges Maspero*, III. *Orient islamique*, Le Caire, 1940 (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 68), p. 161-171. Voir, depuis lors, l'édition du texte donnée par I. 'Abbās, *Al-Ḥimyarī. Kitāb al-rawḍ al-mi'tār fī ḥabar al-aqtār*, Beyrouth, 1975. Voir aussi V. C. Navarro Oltra, « al-Ḥimyarī, Abū 'Abd Allāh Ibn 'Abd al-Mun'im », dans J. Lirola Delgado, J. M. Puerta Vilchez (éd.), *Biblioteca de al-Andalus*, I. *De al-'Abbādīya a Ibn Abyad*, Almería, 2012 (Enciclopedia de la Cultura Andalusí), n° 152, p. 444-451.
20. É. Lévi-Provençal, « Une description arabe inédite du Phare d'Alexandrie », 1940, p. 162-163.

études de Thiersch et d'Asín Palacios²¹. Ce n'est qu'avec les premières années du siècle actuel, et évidemment dans le contexte de la reprise de fouilles archéologiques sous-marines au pied du fort de Qaytbay par le Centre d'Études Alexandrines (CEAlex), qu'un certain regain d'intérêt s'est manifesté pour ces textes.

Un projet ambitieux, mais apparemment demeuré sans lendemain, fut lancé au sein du CEAlex lui-même. Il consistait à faire l'inventaire de toutes les sources littéraires émanant de voyageurs, occidentaux ou orientaux, concernant la ville d'Alexandrie, – et donc éventuellement du Phare –, et cela depuis le Haut Moyen Âge jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. On doit l'élaboration de ce « corpus des voyageurs » à Oueded Sennoune, dont l'étude entendait poursuivre et compléter les travaux entrepris autrefois dans ce domaine par Oleg Volkoff et Serge Sauneron. Le corpus, qui peut toujours être consulté en ligne sur le site du CEA (même s'il n'a plus été mis à jour depuis février 2006), fait apparaître une nette disproportion de nombre entre les 277 témoignages occidentaux et les 32 témoignages de voyageurs dits « orientaux »²². Notons aussi qu'à l'instar du voyageur turc Evliya Çelebi (XVII^e s.) et de son *Seyahatname*, les auteurs orientaux repris dans ce répertoire n'ont pas tous écrit en arabe, et ils n'ont du reste pas tous décrit le Phare. Parmi les sources arabes retenues, et qui évoquent effectivement le Phare, il n'en est en réalité qu'un tout petit nombre qui n'ont pas été déjà signalées ici. En outre, ces rares témoignages que l'on pourrait qualifier de « nouveaux » font très largement double emploi avec les sources déjà étudiées par Thiersch et Asín Palacios.

Il s'agit, premièrement, du *Kitāb ākām al-marjān* (« Le livre des amoncellements de corail »), jadis attribué à Ishāq Ibn al-Ḥusayn (X^e s.) et qui fait une brève allusion au miroir du Phare et au stratagème utilisé par l'ennemi pour le rendre inopérant, autrement dit un véritable poncif de la littérature arabe médiévale, ainsi que nous le verrons plus loin²³. Il

21. Parce qu'il inscrit le dossier des sources arabes du Phare dans une perspective plus large sur les monuments d'Alexandrie, on retiendra tout de même ici S. K. Hamarnah, « The Ancient Monuments of Alexandria According to Accounts by Medieval Arab Authors (IX-XV Century) », *Folia Orientalia*, 13 (1971), particulièrement p. 85-91, « The Lighthouse (Manāra) ».

22. Cf. http://www.cealex.org/sitecealex/navigation/FENETR_NAVvoyageurs_F.htm.

23. Édition et traduction italienne dans A. Codazzi, « Il compendio geografico arabo di Ishaq ibn al-Husayn », *RAL*, série VI, vol. 5 (1929), p. 446. Une édition plus

s'agit, en second lieu, du *Kitāb al-istibṣār fī 'ajā'ib al-amṣār* (« Le Livre de la réflexion sur les merveilles des villes »), l'ouvrage anonyme d'un auteur marocain du XII^e siècle qui pourrait bien être l'intermédiaire postulé par Lévi-Provençal entre Bakrī et Ḥimyarī²⁴. L'évocation prolongée du Phare qu'on y trouve, et qui complète le témoignage de Bakrī par ceux de Mas'ūdī et d'Idrīsī, se trouve intégralement reprise par Ḥimyarī. Il s'agit, en troisième lieu, d'une notice assez courte du voyageur marocain Muḥammad al-'Abdārī (XIII^e s.) dans sa *Rihla al-maghribiyya* (« Le périple maghrébin »)²⁵. Cette notice n'est pas d'un grand intérêt en soi, mais il est peut-être bon de rappeler avec Amikam Elad qu'Ibn Baṭṭūṭa l'a intégralement reprise et faite passer pour sienne dans sa *Rihla*, se contentant seulement d'y ajouter la mention de sa propre visite au monument en 1349²⁶. Il s'agit finalement d'un autre texte anonyme, une cosmographie du XIV^e siècle intitulée *al-Durr al-mandūd fī 'ajā'ib al-wujūd*

récente du texte a été donnée par F. Castelló, *El « Dīkr al-aqālīm » de Ishāq ibn al-Ḥasan al-Zayyāt. Tratado de geografía universal*, Barcelone, 1989, qui l'attribue à Ibn al-Zayyāt (XI^e s.).

24. *Kitāb al-istibṣār fī 'ajā'ib al-amṣār* [Description de La Mekke et de Médine, de l'Égypte et de l'Afrique Septentrionale], 'A. Sa'd Zaghlūl (éd.), Alexandrie, 1958, p. 92-102 (réimpr. Francfort-sur-le-Main, 1997 [Publications of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science. Islamic Geography, 266]). Sur cet ouvrage, voir aussi N. Levtzion, « The Twelfth-Century Anonymous *Kitāb al-istibṣār* : A History of a Text », *Journal of Semitic Studies*, 24.2 (1979), p. 201-217. Sur la filiation entre Bakrī, le *Kitāb al-istibṣār* et Ḥimyarī, cf. J.-C. Ducène, « La description de l'Égypte (à l'exception d'Alexandrie) dans le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'al-Bakrī », *Annales Islamologiques*, 39 (2005), p. 233 : « L'ouvrage d'al-Bakrī est largement utilisé comme source dans le *Kitāb al-istibṣār* (VI^e/XII^e siècle), si la plupart de ses notices qui proviennent d'al-Bakrī donnent une matière identique, certaines présentent des variantes intéressantes. Al-Ḥimyarī dans le *Rawḍ al-mi'tār* (écrit en 864/1461) a également démarqué al-Bakrī, mais dans ce cas, comme cet ouvrage a puisé aussi dans le *Kitāb al-istibṣār*, il est parfois difficile de faire la part de chacun d'eux ». Pour une identification récente de l'auteur du *Kitāb al-istibṣār* avec l'écrivain Ibn 'Abd Rabbihi al-Ḥafīd, voir J. M. Puerta Vilchez, A. Rodríguez Figueroa, « Ibn 'Abd Rabbihi Ḥafīd », dans J. Lirola Delgado, J. M. Puerta Vilchez (éd.), *Biblioteca de al-Andalus*, 1. *De al-'Abbādīya a Ibn Abyaḍ*, Almería, 2012 (Enciclopedia de la Cultura Andalusí), p. 614-617.
25. Texte arabe et traduction française dans Y. Kamal, *Monumenta cartographica Africae et Aegypti*, IV, 1, Le Caire, 1936, p. 1099, verso.
26. Cf. A. Elad, « The Description of the Travels of Ibn Baṭṭūṭa in Palestine : Is it Original? », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 2 (1987), p. 261.

(« Les perles arrangées des merveilles de l'existence ») et dans laquelle on trouve un passage relativement étendu sur le Phare, ainsi que des dessins de l'édifice. Ugo Monneret de Villard s'est jadis efforcé d'étudier la teneur de ce passage à partir de variantes trouvées dans des manuscrits tardifs de la Biblioteca Ambrosiana de Milan²⁷. Pourtant, à y regarder de près, et même si l'un des manuscrits mentionne à cet endroit les noms d'autorités comme Ibn Khallikān (xiii^e s.) ou Yaḥya ibn Abī Hagala al-Tilimsānī (xiv^e s.), on s'aperçoit rapidement que la plus grande partie du texte s'inspire directement des *Murūj al-dhahab* de Mas'ūdī.

En 2006, soit l'année même où le projet d'inventaire du CEAlex semble s'être arrêté, un excellent article de Doris Behrens-Abouseif, intitulé « The Islamic History of the Lighthouse of Alexandria », paraissait dans *Muqarnas*²⁸. Cette étude constitue à plusieurs égards un jalon important dans la recherche au sujet des sources arabes du Phare d'Alexandrie. D'abord, parce qu'elle complète utilement le dossier en y incorporant plusieurs auteurs non pris en considération par Asín Palacios, tels Abū Ḥamid al-Ġarnāṭī et le *ṣayḥ* Harawī au xii^e siècle, Ibn 'Abd al-Zāhir au xiii^e siècle, Baybars al-Manṣūrī au début du xiv^e siècle et Suyūṭī au xv^e siècle. Ensuite, et avant tout, parce que Doris Behrens-Abouseif a choisi de mettre en perspective les seules sources émanant de témoins oculaires ou bien alors de ceux qui, sans avoir nécessairement vu ou visité le monument, nous donnent à son sujet des informations historiques que nous n'avons pas de raison de mettre en doute, comme les dégâts causés par tel tremblement de terre dûment daté ou les réparations ou restaurations architecturales entreprises en telle année par tel souverain.

Une fois évacués le fatras des légendes qui se sont emparées de l'édifice au cours des âges, et dont on trouvera l'analyse plus loin dans la présente contribution, l'examen des sources arabes dignes de foi tel que celui mené par Behrens-Abouseif aboutit à un certain nombre de conclusions incontestables, dont les plus importantes pourraient être résumées comme suit :

27. U. Monneret de Villard, « Il faro di Alessandria secondo un testo e disegni arabi inediti da Codici Milanesi Ambrosiani », *BSAA*, 18 (1921), p. 13-20. Les trois manuscrits proposent des versions du texte relativement distinctes l'une de l'autre, mais ils ont en commun de comporter chacun trois dessins du Phare.
28. D. Behrens-Abouseif, « The Islamic History of the Lighthouse of Alexandria », *Muqarnas*, 23 (2006), p. 1-14.

1. La très grande majorité des auteurs arabes du Moyen Âge décrivent le Phare comme un édifice fait de trois sections superposées (une base carrée, un étage intermédiaire octogonal et une partie supérieure circulaire, elle-même surmontée par une coupole). Cette forme, qui est aussi celle sous laquelle le Phare est représenté dans une mosaïque fameuse de la chapelle du Cardinal Zénon dans la basilique Saint-Marc à Venise, ne correspond pas à celle du Phare telle que nous la présentent les documents antiques, comme par exemple la série des monnaies romaines émises à Alexandrie sous les empereurs Antonin le Pieux et Commode au II^e siècle apr. J.-C. De la construction originelle, à savoir une tour carrée en maçonnerie d'un étage (ou éventuellement de deux étages) surmontée par une statue monumentale, seule demeurerait en place, et à peu près intacte jusqu'au XIII^e siècle, la base. Le reste avait vraisemblablement disparu déjà bien avant la conquête de l'Égypte par les Arabes au VII^e siècle²⁹. Les sections supérieures dont parlent les auteurs arabes sont le fait d'ajouts ou de restaurations réalisés à l'époque musulmane, possiblement déjà sous  ayyades et en tout cas sous les Tūlūnides et les Fātimides. Plusieurs auteurs, à commencer par Balawī, mentionnent d'ailleurs explicitement l'aménagement d'une mosquée au sommet de l'édifice, ce qui donne évidemment un supplément de pertinence aux rapprochements envisagés entre les représentations médiévales du Phare

29. On sait que, dès l'Antiquité, des destructions et des réfections partielles du monument avaient été déjà consignées. Dans son *Panégryrique d'Anastase*, Procope de Gaza (V^e s.) loue le souverain d'avoir entouré le Phare de « digues indestructibles » pour remédier aux travaux d'érosion accomplis par les flots sur les assises du monument et qui, nous dit-il, menaçaient de le jeter par terre ; cf. Procope, *Panégryrique d'Anastase*, 20 et la note y consacrée dans A. Chauvot, *Procope de Gaza, Priscien de Césarée. Panégryriques de l'Empereur Anastase I^{er}*, Bonn, 1986 (Antiquitas. Abhandlungen zur Alten Geschichte, 35), p. 162-163. En 47 av. J.-C., au cours de la guerre entre César et les partisans de Pompée, on nous parle également de dégâts qui auraient été occasionnés au Phare et de travaux de restauration ordonnés par Cléopâtre, même s'il s'agissait sans doute plutôt de renforcements de digues : cf. H. Thiersch, *Pharos :  te, Islam und Occident. Ein Beitrag zur Architekturge-schichte*, Leipzig, Berlin, 1969, p. 33. Voir aussi D. Behrens-Abouseif, « The Islamic History of the Lighthouse of Alexandria », 2006, p. 9 : « Whether the upper stories collapsed prior to or shortly after the Arab conquest is a matter of conjecture. If al-Walīd did restore the truncated lighthouse, this would be the earliest restoration of the Islamic period ».

et les minarets des mosquées construites en Égypte sous ces mêmes dynasties³⁰.

2. Il est entendu que les rapports établis par ceux qui ont visité le Phare ne présentent pas tous le même degré de fiabilité, celui de Balawī Ibn al-Shaykh al-Mālaqī étant, comme on l'a déjà dit, incomparable de ce point de vue. Toutefois, il apparaît qu'un grand nombre de divergences entre les sources s'expliquent également par le simple fait que ces auteurs ont décrit l'édifice à des moments différents de l'histoire du Phare et que, celui-ci ayant connu bien des aléas au cours de cette longue histoire, leurs descriptions ne reflètent pas exactement le même édifice³¹. Onze ans seulement séparent les témoignages d'Idrīsī et de Balawī. Ce laps de temps, au cours duquel une importante restauration du bâtiment fut effectuée par le vizir fāṭimide Tala'ī (mort en 1161), suffit pourtant à expliquer pourquoi les descriptions des deux auteurs divergent sur plusieurs points.

3. En dehors de quelques mesures manifestement exagérées, et compte tenu des modifications intervenues à différentes époques dans la structure de l'édifice, les dimensions et proportions données par les auteurs arabes sont relativement concordantes. Ces mesures une fois converties dans le système métrique, et moyennant quelques approximations dues aux différences d'étalons employés par les uns et les autres³², on constate

30. Le rapprochement entre certains éléments de la structure du Phare et des minarets contemporains est explicitement établi par plusieurs auteurs, dont Idrīsī, qui observe que l'escalier construit à l'intérieur du Phare est « comme les escaliers qu'on trouve d'ordinaire dans les mosquées (*ka-l'āda fī adrāj al-ṣawāmī*) » ; cf. Idrīsī, *Opus Geographicum*, E. Cerulli et al. (éd.), Naples, 1970, I.2, p. 320.

31. Cf. J. McKenzie, *The Architecture of Alexandria and Egypt, c. 300 BC to AD 700*, Yale, 2007, p. 42 : « The Arab descriptions of the Lighthouse are remarkably consistent, although it was repaired a number of times, especially after earthquake damage ».

32. Les étalons qu'on trouve dans la littérature médiévale arabe (le grain, le doigt, l'empan, la coudée, etc.) sont effectivement susceptibles de correspondre à une multitude de mesures différentes selon les époques et les lieux. Asín Palacios fournissait dans son article une sorte de table de conversion, mais cette table repose sur un matériel scientifique vieilli et qui l'a conduit à des erreurs. On s'accorde aujourd'hui à considérer la « coudée légale » (*al-dhirā' al-shar'iyya*), – mais celle-ci reçoit diverses autres appellations par ailleurs –, comme mesurant pratiquement 50 cm et la « coudée noire » (*al-dhirā' al-sawdā'*) des Abbāsides comme équivalant à 54 cm. Il est intéressant de noter à cet égard que la coudée noire est parfois désignée, au Maghreb et dans l'Andalus, sous le nom de *al-dhirā' al-rashshāshīyya*,

entre les auteurs une relative unanimité pour faire du Phare un monument de 120 à 160 mètres de hauteur. Un autre point de convergence, peut-être plus remarquable encore, est la mesure attribuée aux côtés du carré qui forme la base de l'édifice, à savoir entre 30 et 35 mètres. Cette indication est intéressante, car elle correspond de manière précise à la mesure des côtés de la forteresse de Qaytbay avant ses aménagements modernes, ce qui confirme par la même occasion le témoignage bien connu du chroniqueur Ibn Iyās (xv^e/xvi^e s.) selon lequel le sultan Qaytbay choisit de construire sa forteresse à l'emplacement même du Phare³³.

4. En plus de s'accorder relativement bien sur les dimensions du Phare, ces sources arabes font également preuve d'une belle convergence d'ensemble sur quantité d'autres aspects comme la voie d'accès en pente menant à la porte du Phare, la rampe qui s'élève depuis la base du monument jusqu'au sommet de la section quadrangulaire, l'inscription de grande dimension qui orne la paroi sud du monument, ou bien encore l'utilisation d'un type de pierre calcaire spécifique que Balawī et Idrīsī nomment tous deux *kadhdhān*³⁴. La plupart des auteurs arabes sont aussi pratiquement unanimes pour affirmer que le Phare avait pour fonction première de servir à la fois de tour de guet et d'amer pour les navires à l'approche des côtes. Ils s'accordent généralement sur le fait qu'à leur

– du nom de celui qui l'importa dans l'Andalus, un certain Muḥammad Ibn al-Faraj al-Rashshāsh –, et que cette appellation est précisément celle qu'on trouve chez plusieurs de nos auteurs, comme par exemple Idrīsī et Balawī. Sur tout ceci, voir W. Hinz, *Islamische Masse und Gewichte*, 1970, p. 54-64.

33. Voir la traduction d'Ibn Iyās dans G. Wiet, *Ibn Iyās. Histoire des Mamlouks Circassiens*, II. 872-906, Le Caire, 1945, p. 147-148 : « Le sultan voulut voir l'emplacement du Phare antique et ordonna de construire une tour sur les vieilles fondations, et c'est là qu'on bâtit le puissant donjon qui existe encore et dont nous aurons l'occasion de reparler ». Voir aussi D. Behrens-Abouseif, « The Islamic History of the Lighthouse of Alexandria », 2006, p. 9-10 : « Ibn Iyās's text leaves no doubt that Qaytbay built his fort in 1479 on the foundation of the lighthouse. The Egyptian authors could not have been mistaken about the site, which continued to be marked by debris, as Qalqashandī and Khalīl al-Zāhirī indicate in the early fifteenth century. It is evident that Qaytbay would have made use of the valuable asset of the Ptolemaic foundations to save labor and costs on his fortress, which took over the watchtower function of the lighthouse ».
34. Cf. J. McKenzie, *The Architecture of Alexandria and Egypt*, 2007, p. 42 : « This seems to be limestone of the hard type (which is nearly marble) used when a durable stone is required, such as for door thresholds and street paving ».

époque le guidage des navires se faisait encore au moyen de feux allumés d'en haut de la plateforme surmontant la première section de l'édifice.

L'intrusion du merveilleux

On sait que le répertoire des sources littéraires gréco-latines concernant le Phare est réduit et lacunaire. Rappelant par bien des aspects celui du Colosse de Rhodes, – autre merveille fameuse presque contemporaine du Phare –, le dossier des sources textuelles antiques ou post-antiques au sujet du Phare se limite à une petite vingtaine de références en tout, dont en réalité seule une petite partie offre un véritable intérêt historique ou scientifique³⁵. Aux côtés de Strabon et de Pline, attendus et de fait incontournables pour la question qui nous occupe, les renseignements utilement exploitables au sujet du Phare antique sont à recueillir dans des œuvres aussi diverses et éloignées l'une de l'autre dans le temps que les *Épigrammes* de Posidippe de Pella (III^e s. av. J.-C.), la *Guerre Civile* de César (I^{er} s. av. J.-C.), le *Panégryrique de l'Empereur Anastase* de Procope de Gaza (V^e/VI^e s. apr. J.-C.) ou encore la *Souda* byzantine (X^e s.). Sans entrer ici dans le détail de ces informations, pour lequel nous renvoyons à d'autres publications³⁶, l'ensemble de ce recueil nous donne

35. La grande différence entre les dossiers « Colosse » et le « Phare » se situe naturellement au niveau de la documentation iconographique, bien attestée pour ce dernier et totalement inexistante pour le premier. Pour un aperçu sur les sources littéraires antiques au sujet du Colosse et les interprétations qui en ont été faites *a posteriori*, voir G. de Callatay, « The Colossus of Rhodes : Ancient Texts and Modern Representations », dans C. Ligota, J.-L. Quantin (éd.), *Seminars on the History of Scholarship : A Selection of Papers from the Seminar on the History of Scholarship held Annually at the Warburg Institute*, Oxford, Londres, 2006, p. 39-73.
36. Voir, parmi les très nombreuses publications centrées principalement sur les documents littéraires et iconographiques de l'Antiquité : A. Calderini, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, I, 1, Le Caire, 1935, p. 156-160 et p. 164 ; H. Kees, « Pharos », *RE*, XIX-2 (1938), col. 1857-1859 ; C. Picard, « Sur quelques représentations nouvelles du Phare d'Alexandrie et sur l'origine alexandrine des paysages portuaires », *BCH*, 76 (1952), p. 61-95 ; A. Adriani, *Repertorio d'Arte dell'Egitto greco-romano*, série C, vol. 1, Palerme, 1966, p. 103-106 ; S. Handler, « Architecture on the Roman Coins of Alexandria », *AJA*, 75 (1971), p. 57-73 ; P. M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, I, Oxford, 1972, p. 17-20 ; F. Chamoux, « L'épigramme de Poséidippe sur le Phare d'Alexandrie », dans *Hommages à Claire Préaux. Le monde grec : pensée, littérature, histoire, documents*, Bruxelles, 1975, p. 214-222 ; G. Tabaronni, « La rappresentazione del Faro sulle monete di

des indications intéressantes sur l'époque de la construction du Phare, sa localisation, sa fonction, son matériau de construction, sa hauteur, son coût, sa structure en étage, ainsi que sur l'identité de son architecte et sur le contenu de l'inscription dédicatoire fixée sur l'une de ses parois. Par ailleurs, et même s'il convient de rappeler que le Phare, contrairement au Colosse, ne faisait pas partie originellement de la liste devenue canonique des Sept Merveilles du Monde³⁷, plusieurs sont les auteurs anciens

Alessandria », *NAC*, 5 (1976), p. 191-203 ; D. Giorgetti, « Il Faro di Alessandria fra simbologia e realtà : dall'epigramma di Posidippo ai mosaici di Gasr Elbia », *RAL*, 32 (1977), p. 245-261 ; M. Reddé, « La représentation des phares à l'époque romaine », *MEFRA*, 91.2 (1979), p. 845-872 ; M.-H. Quet, « Pharos », *MEFRA*, 96.2 (1984), p. 789-845 ; F. Daumas, B. Matthieu, « Le phare d'Alexandrie et ses dieux », 1987, p. 43-55 ; P. Clayton, M. Price (éd.), *The Seven Wonders of the Ancient World*, Londres, 1988, p. 138-157 ; M. A. Taher, « Les séismes à Alexandrie et la destruction du Phare », *Études alexandrines*, 3 (1998), p. 51-56 ; J.-Y. Empereur, *Le Phare d'Alexandrie. La merveille retrouvée*, Paris, 2004 ; M. Durán Fuentes, « Faros de Alejandria y Brigantium : propuestas de reconstitución formal, estructural y de funcionamiento de la luminaria de la torre de Hércules de A Coruña », dans S. Huerta, I. Gil Crespo, S. García, M. Tain (éd.), *Actas del Séptimo Congreso Nacional de Historia de la Construcción*, 26-29 octubre 2011, Madrid, 2011. Voir surtout J. McKenzie, *The Architecture of Alexandria and Egypt*, 2007, p. 41-45 (« Lighthouse ») et p. 383-384 (pour une liste détaillée de références bibliographiques, reprenant notamment les publications récentes du CEAlex en lien avec les fouilles sous-marines au large du Fort de Qaytbay).

37. La plus ancienne liste de sept merveilles incluant le Phare d'Alexandrie (mais qui diverge aussi de la tradition antique sur plusieurs autres monuments) se trouvent dans le *De cursu stellarum ratio* de Grégoire de Tours (VI^e siècle), § 2-8, où sont repris comme merveilles l'Arche de Noé, les Murailles de Babylone, le Temple de Salomon à Jérusalem, le Mausolée d'Halicarnasse, le Colosse de Rhodes, le Phare d'Alexandrie et le Théâtre d'Héraclée. Par ailleurs, dans le *De septem miraculis mundi ab hominibus factis* du Pseudo-Bède (IX^e siècle ?) dont l'édition a été donnée par H. Omont, « Les sept merveilles du monde au Moyen Âge », *BECH*, 43 (1882), p. 47-50, on trouve une liste comprenant, outre le Phare, le Capitole de Rome, le Colosse de Rhodes, la Statue de Bellérophon à Smyrne, le Théâtre d'Héraclée, les Bains d'Apollonius de Tyane et le Temple de Diane à Éphèse. Dans la liste antique fournie dans le *Περὶ τῶν Ἑπτὰ Θεαμάτων* (« Sur les Sept Merveilles »), – un ouvrage jadis attribué à Philon de Byzance (fin du III^e s. av. J.-C.), mais dont la date de rédaction est aujourd'hui située vers la fin de l'Antiquité –, le Phare n'apparaît pas et les sept merveilles sont données comme suit : les Jardins suspendus de Babylone, les Pyramides de Memphis, la Statue de Jupiter à Olympie, le Colosse de Rhodes, les Murailles de Babylone, le Temple de Diane à Éphèse et le Tombeau de Mausole. Même si le dossier des merveilles dans la littérature arabe a été considérablement moins étudié jusqu'à présent, il est tout de même possible de suivre le

qui ont loué la prouesse technique et le génie esthétique mis en œuvre pour sa construction.

Sur la plupart des points qui viennent d'être énumérés, il est évident que les Arabes, qui découvrirent le monument au mieux un millénaire après son édification, se sont révélés bien incapables de livrer quelque renseignement pertinent que ce fût. Nous venons de rappeler dans les pages qui précèdent les descriptions détaillées et les informations souvent très précises que les voyageurs arabes du Moyen Âge consignèrent ici et là à l'occasion de leurs passages par Alexandrie. Pour essentielles que soient ces informations, il faut pourtant bien voir que ces témoignages-là ne sont pas ceux que les générations d'écrivains se transmirent en priorité. Ce qui, au contraire, s'est propagé à travers les siècles avec une surprenante facilité, ce sont des théories qui défient le bon sens, des éléments d'explication à la limite de l'absurde, et quantité d'autres « renseignements » qui semblent n'avoir pas eu d'autre objectif que de divertir les lecteurs tout en dissimulant l'ignorance des auteurs face à ce grand vestige de pierre hérité d'un autre âge.

Comment s'expliquer autrement que Mas'ūdī, l'« imam des historiens » au dire d'Ibn Khaldūn, affirme le plus sérieusement du monde dans les *Murūj* que le Phare, – comme aussi, du reste, les pyramides –, eut pour constructeur le fondateur de Rome, qu'il mesurait 1 000 coudées de haut, que sa structure repose tout entière sur un piédestal de verre en forme de crabe et qu'au sommet de l'édifice avaient été originellement montées trois statues de métal animées comme des automates ? Et puis, surtout, comment s'expliquer autrement le fait que ce soit ce texte-là de Mas'ūdī, et non celui, incomparablement plus sérieux, de son *Tanbīh*, qui

développement d'une tradition selon laquelle le Phare d'Alexandrie faisait bel et bien partie d'un groupe de quatre édifices considérés comme merveilleux. Cette liste, attestée notamment par Ibn al-Faqīh, Mas'ūdī, Ibn Hawqal et Muqqaddasī, inclut, outre le Phare, le pont de Sanja sur l'Euphrate, la mosquée de Damas et l'église d'Édesse ; cf. A. Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, 4. *Les travaux et les jours*, Paris, 1988, p. 94-122 (« Les merveilles »), et spécifiquement p. 96. Une étude sur les *Mirabilia* dans la littérature arabe est actuellement menée par Omayra Herrero Soto dans le cadre du projet « Spectrum Arabicum—Objectifying the contribution of the Arab-Muslim world to the history of sciences and ideas : the sources and resources of medieval encyclopaedism » actuellement en cours à l'université catholique de Louvain.

fut repris sans commentaire et apparemment sans le moindre froncement de sourcil par une kyrielle d'auteurs postérieurs, et ce jusqu'à Maqriẓī?

Les pages qui suivent sont consacrées à ces racontars. Elles chercheront à expliquer comment certaines des légendes les plus tenaces concernant le Phare ont pu voir le jour, se développer et se perpétuer dans la littérature arabe, parfois au prix de singulières métamorphoses telles que les affectionnent les auteurs d'*adab*, en particulier lorsqu'il s'agit d'*ajā'ib*³⁸. Nous avons choisi d'évoquer successivement les légendes qui concernent : 1) le constructeur ; 2) les fondations ; 3) le labyrinthe ; 4) le miroir magique ; 5) les statues automates.

1) Le constructeur

Les auteurs arabes ont émis des hypothèses fantaisistes au sujet du constructeur du Phare d'Alexandrie. Ils n'ont évidemment pas cherché à distinguer les rôles de l'architecte et du commanditaire. Ce qu'on lit dans les *Murūj*, en guise d'introduction au long développement que Mas'ūdī consacre au Phare, donne déjà la pleine mesure de leur embarras sur la question du bâtisseur :

Au rapport de la plupart [des historiens originaux] de Miṣr et d'Alexandrie qui se sont occupés de leur pays, ce fut Alexandre, fils de Philippe de Macédoine (*al-Iskandar ibn Filib al-Maqadūnī*) qui bâtit le Phare d'Alexandrie, dans les circonstances rapportées ci-dessus au sujet de la fondation de cette ville. D'après d'autres auteurs, ce fut Dalūka « la vieille reine » (*Dalūka al-malika al-'ajūz*) qui le bâtit et en fit un poste d'observation [destiné à surveiller] les mouvements de l'ennemi. D'autres en attribuent l'origine au dixième Pharaon (*al-'āshir min farā'ina*), dont il a été parlé précédemment. Enfin d'autres auteurs assurent que c'est au fondateur de Rome (*alladhī banā rūmiyya*) qu'Alexandrie, le Phare et les pyramides doivent leur existence ; [dans cette hypothèse,] le nom d'Alexandrie viendrait seulement de la célébrité d'Alexandre [dont les armes] subjuguèrent la plus grande partie du monde³⁹.

38. Pour une introduction à la littérature arabe en matière de *Mirabilia*, voir U. Marzolph, « *Mirabilia*, Weltwunder und Gottes Kreatur. Zur Weltsicht populärer Enzyklopädien des arabisch-islamischen Mittelalters », dans I. Tomkowiak (éd.), *Populäre Enzyklopädien. Von der Auswahl, Ordnung und Vermittlung des Wissens*, Zürich, 2002, p. 85-101.

39. Mas'ūdī, *Murūj*, § 836, 1965, p. 316-317.

Parmi les sources locales auxquelles Mas'ūdī, paraît avoir puisé, on se bornera ici à citer Ibn 'Abd al-Ḥakam (mort en 871), qui rapporte effectivement dans ses *Futūḥ Miṣr* (« Conquêtes de l'Égypte ») que « la reine Dālūka b. Zabbā' construisit le phare d'Alexandrie et le phare d'Aboukir » avant de signaler quelques lignes plus loin que, selon d'autres versions, « celui (*alladhī*) [*sic*] qui construisit le Phare d'Alexandrie fut la reine Cléopâtre (*Qulbāṭra al-malika*) »⁴⁰. Le succès des *Murūj* en Islam sera tel qu'on retrouve à peu près sans changement ce texte dans un grand nombre d'œuvres postérieures, parmi lesquelles le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'al-Bakrī, le *Kitāb al-istibṣār fī 'ajā'ib al-amṣār*, le *Rawḍ al-mi'tār* d'al-Ḥimyarī, le *Kitāb nukhbat al-dahr* de Dimašqī⁴¹, l'anonyme du ^{xiv}e siècle intitulé *al-Durr al-mandūd*, et les *Khīṭaṭ* de Maqrizī⁴².

Pour sa part, Ibn Ḥawqal, contemporain de Mas'ūdī, ne cite pas de noms de constructeurs mais voit dans les formes, et la structure du monument le signe évident qu'il fut construit « dans un royaume victorieux, par un roi puissant qui possédait une autorité énorme »⁴³. Deux siècles après eux, l'andalou Gharnāṭī débute sa description du Phare par l'affirmation qu'il fut construit par « Celui qui possède deux cornes » (*Dhu-l-Qarnayn*), appellation usuelle en Islam, sur base du Coran lui-même, pour Alexandre le Grand⁴⁴. Faisant écho à des légendes antérieures sans

40. Ibn 'Abd al-Ḥakam, *Futūḥ Miṣr* (C. Torrey [éd.], New Haven, 1922, p. 40 et 41). Sur la confusion fréquente entre les deux reines, voir O. El Daly, *Egyptology : The Missing Millennium. Ancient Egypt in Medieval Arabic Writings*, Londres, 2005, p. 133. Notons que, dans les *Res Gestae* (22, 6) d'Ammien Marcellin (^{iv}e s.), la reine Cléopâtre est déjà présentée comme l'architecte du Phare.

41. Dimašqī, *Nukhbat al-dahr*, C. M. J. Fraehn, A. F. Mehren (éd.), Saint-Petersbourg, 1866 (repr. Leipzig, 1923 et Francfort-sur-le-Main, 1994), p. 36. Le texte de Mas'ūdī est ici fortement résumé, mais Dimašqī y ajoute la curieuse affirmation selon laquelle l'inscription du Phare, « une fois traduite, signifiait que le Phare avait été édifié sous l'ordre de la fille de Marbiyūs le Grec, en l'an 1200 après le déluge, pour observer les astres », A. F. Mehren (trad.).

42. Maqrizī, *Khīṭaṭ*, G. Wiet (éd.), Le Caire, 1922, III, 2^e partie, chap. IX, p. 113-124. Voir aussi la nouvelle édition des *Khīṭaṭ* par A. F. Sayyid, Londres, 2002, ici vol. 1, p. 422-432.

43. Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, J. H. Kramers (éd.), Leyde, 1938, p. 151.

44. Cf. Coran XVIII : 83. Ibn al-Faqīh, *Buldān*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1885, p. 71, dénonce de la façon qui suit la confusion opérée entre Alexandre et Dhu-l-Qarnayn : « Il y a désaccord au sujet d'al-Iskandar (Alexandre). Les uns prétendent qu'il est Dhu-l-Qarnayn ; les autres, que Dhu-l-Qarnayn n'est pas le fils de Fīlīfūs (Philippe) ;

doute en lien avec ce que Mas'ūdī et d'autres rapportent au sujet des trésors cachés sous le Phare, Ḥarawī rapporte dans le *Kitāb al-ziyārāt* que « la tombe d'Alexandre se trouve à l'intérieur du Phare, en compagnie de celle d'Aristote »⁴⁵. Un millénaire après la construction du Phare, il était somme toute logique d'imaginer que le bâtisseur était celui qui avait aussi donné son nom à la ville.

Face à cet enchevêtrement d'hypothèses dont il a lui-même largement contribué à assurer la propagation, il est pour nous d'autant plus remarquable de constater que Mas'ūdī, dans le *Tanbīh* cette fois, écrit :

Le Phare d'Alexandrie est l'un des édifices merveilleux du monde. Il fut bâti par l'un des Ptolémée (*ba'd al-Baṭlamīyūsīn*), princes grecs qui régnèrent après la mort d'Alexandre, fils de Philippe, lors des guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Romains sur terre et sur mer⁴⁶.

Contrairement aux *Murūj*, le *Tanbīh* fut rédigé quand Mas'ūdī, peu avant sa mort, résidait en Égypte. L'information qu'il livre alors n'a plus grand-chose à voir avec les fantaisies qu'il rapporte dans son ouvrage antérieur. Notons pour mémoire que l'indication donnée au sujet de « l'un des Ptolémée » sera perpétuée par les *Khiṭaṭ* de Maqṛīzī, une compilation dans laquelle les versions des *Murūj* et du *Tanbīh* se retrouvent pratiquement côte à côte.

2) Les fondations

Vraisemblablement parce qu'il ne le trouvait pas suffisamment intéressant, voici un aspect de la littérature arabe au sujet du Phare qu'Asín Palacios n'a pas cru devoir investiguer. Il est vrai qu'avec les considérations émises par les Arabes sur les fondations du monument, nous entrons

mais, parce qu'Alexandre voyagea beaucoup à travers la terre et parce qu'il en parcourut les diverses régions, les ignorants l'ont assimilé à Dhu-l-Qarnayn. Or, entre lui et Dhu-l-Qarnayn à la longue vie, – qui construisit la digue de Gog et Magog, qui fonda la ville de Merv et le phare d'Alexandrie reposant sur un crabe de verre [...] –, il y a un long espace de temps » (H. Massé [trad.], Damas, 1973, p. 87-88). Sur tout ceci, voir aussi F. Doufikar-Aerts, « Alexander the Great and the Pharos of Alexandria in Arabic Literature », dans J. C. Bürgel, M. Bridges (éd.), *Problematics of Power. Eastern and Western Representations of Alexander the Great*, Bern, 1996, p. 191-201.

45. Ḥarawī, *Kitāb al-ishārāt il-l'ʿarṣ al-ʿarabī*, 1953, p. 48.

46. Mas'ūdī, *Tanbīh*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1894, p. 45.

dans le domaine de l'imagination la plus débridée. Remontant au moins à Ibn Khurrahādhbih au IX^e siècle et traversant les siècles avec un aplomb qui laisse aujourd'hui rêveur, une série de traditions bien établies voudrait que le Phare reposât tout entier sur un ou plusieurs supports en forme de crabes. Le nombre de ces crabes, – les traducteurs ont parfois parlé, à tort, d'écrevisses –, et le matériau dans lequel ils auraient été fabriqués font l'objet de divergences, qu'il y a un siècle déjà Max van Berchem s'était efforcé de présenter dans une note de son célèbre *Corpus des inscriptions arabes*⁴⁷. Nous reproduisons ici, en le résumant à l'essentiel, l'inventaire des variantes distinguées par van Berchem, avec quelques noms d'auteurs correspondant aux différentes théories :

1. « Sur un crabe de verre (*saraṭān al-zujāj*) dans la mer » : Ibn Khurrahādhbih, Mas'ūdī (*Murūj*), Ibn al-Faqīh, Ibn Rustih, Maqrizī.
2. « Sur un support (*kursī*) de verre en forme de crabe, au fond de la mer » : Mas'ūdī (*Murūj*), 'Alī Pāsha, Maqrizī.
3. « Sur deux supports (*'amūdān*) de cuivre (*nuḥās*), l'un en verre (*sic*), en forme de crabe, l'autre en cuivre, en forme de scorpion (*aqrab*) » : Ibn al-Faqīh.
4. « Sur quatre crabes de verre » : Ibn Rustih (ainsi que diverses traditions latines postérieures, qui rendent toutes l'arabe *saraṭān* par « cancer »).
5. « Sur des arcs ou des voûtes (*qānāṭir*), et ceux-ci sur le dos (*ẓahr*) d'un crabe de cuivre » : Suyūṭī (d'après Aḥmad al-Warrāq), Maqrizī.

On ne s'étendra pas ici sur les subtilités qui font que ces traditions divergent l'une de l'autre, un sujet qui n'offre finalement qu'un intérêt limité pour notre propos. Il nous paraît plus utile de nous interroger sur les raisons qui ont pu conduire les auteurs arabes à postuler l'existence de telles fondations. D'une certaine façon, van Berchem indiquait lui-même la voie à suivre en pointant dans la littérature arabe des témoignages faisant état de l'existence de tels crabes pour d'autres monuments de l'Égypte ancienne, en particulier les deux obélisques qui faisaient partie du Cesareum d'Alexandrie, non loin du Phare. Ces obélisques, connus sous le nom d'« Aiguilles de Cléopâtre », – bien qu'ils soient en réalité sans rapport avec cette dernière –, se trouvent aujourd'hui l'un à Londres

47. M. van Berchem, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, 1894, p. 484.

et l'autre à New York. Les Arabes les nommaient déjà *misallatānī* (« les Deux Aiguilles »)⁴⁸. On sait que les fouilles ont permis de découvrir les restes de l'un ou l'autre des crabes, en bronze, sur lesquels reposaient effectivement les obélisques pour assurer leur stabilité. Ces originaux, dont Thiersch proposait déjà une reproduction dans sa monographie⁴⁹, sont exposés au Metropolitan Museum de New York, tandis que des copies ont été moulées pour prendre leur place sous l'obélisque lui-même en bordure de Central Park, juste en face du musée.

Il est vraiment très surprenant de constater que van Berchem n'a pas envisagé que la proximité des descriptions du Phare et des Aiguilles chez certains auteurs arabes anciens puisse être à l'origine de la confusion entre les deux monuments chez des auteurs plus tardifs. Le témoignage le plus instructif à cet égard est celui de Ya'qūbī, dont le *Kitāb al-buldān* contient l'extrait suivant :

Alexandrie, grande et splendide cité (*thumma madīnat al-Iskandariyya al-'aẓīma al-jalīla*), dont on ne peut décrire l'étendue et la beauté, [est] très riche en monuments antiques. Parmi ses prodigieux édifices, on compte le phare (*wa-min 'ajā'ib al-āthār allati bi-hā manāra*), situé au bord de la mer, à l'entrée du grand port, c'est une tour solide et bien construite, haute de 175 coudées, au sommet de laquelle se trouve un foyer où l'on allume des feux lorsque les vigies aperçoivent des navires loin au large. Il y a aussi les deux obélisques en pierres bigarrées (*wa-bi-hā misallatān min ḥijāra mujazza'a*), reposant sur des écrevisses de cuivre, et recouvertes d'inscriptions anciennes. Les autres antiquités et merveilles sont très nombreuses⁵⁰.

Dans la pensée de l'auteur, le pronom (*bi*)-*hā* introduisant la dernière partie de la phrase, au sujet des Deux Aiguilles, renvoie à la ville d'Alexandrie (*madīnat al-Iskandariyya*), objet général de la description, exactement comme le fait aussi, deux lignes plus haut, le même (*bi*)-*hā* introduisant la description du Phare. Il s'agit manifestement de deux monuments appartenant à la ville d'Alexandrie, et que Ya'qūbī décrit l'un à la suite de l'autre. Mais il serait aussi grammaticalement

48. Cf. S. K. Hamarneh, « The Ancient Monuments of Alexandria », 1971, p. 81, pour des références à Idrīsī, Yāqūt et Maqrīzī au sujet de ces deux obélisques.

49. H. Thiersch, *Pharos*, 1909, p. 54.

50. Ya'qūbī, *Buldān*, G. Wiet (éd.), Le Caire, 1937, p. 338 (pour l'édition) et p. 196 (pour la trad. fr.).

possible de faire renvoyer le deuxième *bi-hā* au Phare (*manāra*), avec pour conséquence de prendre désormais les obélisques et les crabes qui les soutiennent comme faisant partie du Phare lui-même. Poussés par une certaine ressemblance de forme entre le Phare, – essentiellement, une énorme tour, qui se rétrécit en hauteur –, et l'une de ces « Aiguilles », ainsi aussi sans doute que par le caractère merveilleux du Phare, on peut imaginer comment, à partir de textes comme celui-ci, la tradition d'un Phare supporté par quatre gigantesques crabes a pu se mettre en place et se transmettre, avec une série de variantes, au cours des âges⁵¹. N'ayant apparemment pas eu connaissance du texte de Ya'qūbī et convaincu de « la réalité des crabes du phare », van Berchem se demandait laquelle d'entre les variantes du récit « est la plus ancienne et par conséquent la plus exacte » et optait en fin de compte, – on se demande vraiment pourquoi –, pour celle de Suyūfī⁵².

51. Voir aussi, pour un autre texte susceptible d'avoir engendré des confusions du même genre : Ibn Hawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, 1938, p. 151, qui parle d'énormes colonnes soutenues par « trois ou quatre crabes » juste avant de commencer la description du Phare. J'ai signalé ailleurs une méprise tout à fait semblable dans la lecture d'un texte latin très corrompu au sujet du Colosse de Rhodes, et qui eut pour effet chez un docte chercheur des temps modernes d'imaginer que le Colosse se tenait debout sur un quadrigé ; cf. G. de Callatāy, « The Colossus of Rhodes », dans *Seminars on the History of Scholarship*, 2006, p. 52.
52. M. van Berchem, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, 1894, p. 485-486 : « Si l'on rapproche ce fait, dûment constaté [il s'agit des crabes retrouvés sous l'obélisque transporté à New York en 1880], des passages arabes sur les fondations du phare, il semble que celles-ci présentaient en grand la même disposition. Le phare, à base carrée comme les obélisques, reposait sur des récifs sous-marins, en guise de piédestal, au moyen de quatre énormes crabes de bronze, fixés à ses quatre angles et portant sur leur dos la retombée des voûtes dont les reins soutenaient le poids énorme de l'édifice. En comparant ces passages à quelques phrases d'autres auteurs, il semble qu'il y avait ici, comme aux obélisques, un vide entre l'assiette du phare, récif ou soubassement, et l'intrados des voûtes, et que la mer en occupait une partie. Cette construction, bien hardie sur une telle échelle, s'expliquerait par la nécessité de donner passage à la pression des flots, pour les empêcher de ronger le phare à sa base ». L'explication de van Berchem se poursuit sur encore deux pages, centrées cette fois sur la valeur talismanique des crabes. Pour le texte de Suyūfī, voir maintenant l'édition du *Ḥusn al-Muḥāḍara fī akhbār Miṣr wa-l-Qāhira* (« Les excellentes lectures concernant l'histoire de l'Égypte et du Caire ») parue en 1997 (Le Caire, Dār al-fīkr al-ʿarabī), en 2 volumes.

3) Le labyrinthe

Le Phare d'Alexandrie devait contenir, dès l'origine, un grand nombre de pièces. Le fait est déjà suggéré par l'examen de l'iconographie antique, et notamment des monnaies romaines qui représentent le monument comme doté de multiples ouvertures ou fenêtres. La confirmation vient surtout des sources arabes elles-mêmes, en ce compris les plus fiables. Les voyageurs venus de l'Occident au XII^e siècle, entre autres Gharnāfī et Idrīsī, décrivent tous le Phare comme constitué d'une multitude de pièces ou de chambres (*buyūt*). Dans son rapport, et pour la seule section quadrangulaire, Ibn Shaykh al-Balawī dénombre $1+18+14+17 = 50$ pièces, situées de part et d'autre de la rampe qui conduit de la porte du Phare jusqu'à la plateforme.

Au vu de ce qui vient d'être rappelé concernant d'autres propriétés merveilleuses de l'édifice, on ne s'étonnera pas de découvrir dans le reste du dossier arabe quelques nouvelles et jolies hyperboles. Plusieurs auteurs, comme par exemple Istakhrī et Muqaddasī au X^e siècle, retiennent la valeur de 300 chambres⁵³. Avant eux, Ibn Khurradādhbih penchait pour 366 chambres⁵⁴, un chiffre symbolique qui sera repris au XI^e siècle par Bakrī dans le traité homonyme. Quant à Ibn Ġubayr, il se contente d'affirmer : « À l'intérieur du Phare, le spectacle est extraordinaire : les escaliers et les couloirs sont si larges, le nombre de pièces si grand que celui qui y circule et parcourt ses galeries s'y perd parfois »⁵⁵.

Du fait, – ou de la simple impression –, qu'on puisse se perdre dans les entrailles du monument naquit sans doute la légende selon laquelle le Phare était un labyrinthe dans lequel certains se sont effectivement retrouvés prisonniers. Qui mieux que Mas'ūdī pouvait se faire l'écho d'une telle fiction ? On lit en effet dans les *Murūj* :

Quiconque pénétrait dans le phare, sans en connaître l'accès et les issues, se perdait dans cette foule de chambres, d'étages et de passages inextricables. On raconte aussi que, durant le règne d'al-Muqtadir, lorsque les Maghribins entrèrent dans Alexandrie avec l'armée du maître du Maghrib

53. Istakhrī, *Masālik*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1870, p. 51 ; Muqaddasī, *Aḥsān al-taqāsīm*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1906, p. 211. Voir aussi Dimašqī, *Nukhbat al-dahr*, 1866, p. 36.

54. Ibn Khurradādhbih, *Masālik*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1889, p. 114.

55. Ibn Ġubayr, *Rihla*, P. Charles-Dominique (trad.), *Voyageurs arabes. Ibn Faḍlān, Ibn Jubayr, Ibn Baṭṭūta et un auteur anonyme*, Paris, 1995, p. 77.

(*ṣāhib al-maghrib*), une troupe de cavaliers pénétra dans le phare et s'y égarait dans un dédale de rues qui aboutissaient à des précipices au fond desquels se trouvait l'écrevisse de verre ; il y avait là des fentes donnant sur la mer ; ils furent précipités dans le vide avec leurs chevaux et, ainsi qu'on le sut plus tard, le nombre des victimes fut considérable. Suivant une autre version, ils tombèrent du haut d'une plate-forme qui s'étendait devant le phare. Cet emplacement est occupé aujourd'hui par une mosquée où stationnent pendant l'été les volontaires d'Égypte et d'autres contrées⁵⁶.

On s'en doute, cette légende-là sera promise à la même postérité que le reste du texte de Mas'ūdī. Sans surprise, on la trouve donc reprise dans le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'al-Bakrī, dans le *Kitāb al-istibṣār*, dans le *Rawḍ* d'al-Ḥimyarī, dans le texte anonyme du ^{xiv}e siècle et jusque dans les *Khiṭaṭ* de Maqrizī⁵⁷.

4) Le miroir magique

Passons au sommet du Phare, dont la légende ici aussi n'a pas manqué de s'emparer. Elle concerne un miroir qui, nous dit-on, faisait originellement partie du Phare et dont les propriétés étaient, comme on le verra ci-après, véritablement merveilleuses. Pour certains auteurs, ce serait même à ce miroir que le Phare d'Alexandrie devait autrefois son statut de « merveille du monde », un statut que la soi-disant disparition du miroir aux premiers temps de l'Islam, – selon des modalités que les chroniqueurs arabes se sont manifestement plu à transmettre dans un souci apologétique confondant –, lui aurait fait perdre. On commencera par résumer la « version standard » de cette légende, telle qu'on la lit dans les *Murūj* de Mas'ūdī.

56. Mas'ūdī, *Murūj*, § 841, 1965, p. 319.

57. Maqrizī, *Khiṭaṭ*, 1922, III, 2^e partie, chap. IX, p. 113-114. Dans la *Description topographique et historique de l'Égypte*, Bouriant proposait d'identifier le *ṣāhib el-maghrib* du passage avec Mu'izz li-Dīn Allāh, le quatrième calife fātimide (r. 953-975) par qui la conquête de l'Égypte fut réalisée, mais la présence de ces mêmes lignes dans les *Murūj* rend évidemment cette identification impossible. Cette chronologie ne s'accorde d'ailleurs pas non plus avec la mention du nom d'al-Muqtadir, le calife 'abbāside qui régna de 908 à 932. En réalité, si *ṣāhib el-maghrib* renvoie bien au califat fātimide, l'épisode narré ici correspond bien plus vraisemblablement aux premières campagnes menées en Égypte, du temps de 'Ubayd Allāh (r. 909-934) et de son fils Abū-l-Qāsim. D'un autre passage des *Khiṭaṭ* (1922, III, 2^e partie, chap. XVII, § 16-18), on infère que l'épisode narré ici est censé avoir eu lieu entre 914 et 919.

L'historien nous parle de la ruse d'un eunuque (*khādam*) envoyé en secret par le roi des Byzantins et qui, en se faisant passer pour musulman, parvint à convaincre le calife umayyade Walīd (r. 705-715), le fils du grand 'Abd al-Malik, qu'il fallait démolir le Phare afin de retrouver, au plus profond des caves et des souterrains de l'édifice, les fabuleux trésors enfouis là par Alexandre lui-même. Comme de bien entendu, « tous ces trésors, en monnaies d'or et d'argent et en pierres fines » (*tilka al-dhakhā'ir min al-'ayn wa-l-waraq wa-l-jawāhir*) auraient appartenu aux anciens « rois arabes en Égypte et en Syrie » (*mulūk al-'arab bi-Miṣr wa-l-Shām*). Abusé, le calife ordonna qu'on détruise « le phare jusqu'à la moitié de sa hauteur » (*niṣf al-manāra min a'lā-hā*) ainsi que « le miroir » (*al-mir'ā*). Son forfait accompli, le Byzantin réussit à s'échapper grâce à des complices, avant que ne soit découverte la supercherie⁵⁸. Séparée de ce récit par quelques pages, signe probable de l'utilisation d'une autre source, on trouve un peu plus loin une nouvelle évocation, plus neutre, du miroir :

On dit que le miroir placé au sommet du Phare ne devait son origine qu'aux attaques dirigées par les rois grecs, successeurs d'Alexandre, contre les rois d'Alexandrie et de Miṣr. Les maîtres d'Alexandrie se servaient de ce miroir pour reconnaître les ennemis qui venaient par mer⁵⁹.

Comme on pouvait s'en douter, la version de Mas'ūdī sur la fourberie de l'ennemi grec à l'époque umayyade fit florès. Au XI^e siècle, Bakrī la reprend littéralement, en donnant toutefois aussi quelques précisions supplémentaires sur le pouvoir magique du miroir :

Il avait été fabriqué au moyen d'un mélange de substances remarquables et extraordinaires (*min akhlāt 'ajība gharība*) : on pouvait y apercevoir les bateaux de l'ennemi faisant route vers Alexandrie, à plusieurs jours de distance, et se préparer à la résistance. Quand les bateaux étaient arrivés à proximité de la ville, on préparait des mixtures de pommades (*akhlāt adhān*) dont les Alexandrins connaissaient le secret ; ils en enduisaient le « miroir » et renvoyaient sur les bateaux les rayons du soleil, qui les incendiaient⁶⁰.

58. Mas'ūdī, *Murūj*, § 838, 1965, p. 318.

59. *Ibid.*, § 841, 1965, p. 319.

60. Bakrī, *Masālik*, apud al-Ḥimyarī al-Sabtī, texte édité et traduit par É. Lévi-Provençal, « Une description arabe inédite du Phare d'Alexandrie », 1940, p. 163 (pour le texte arabe) et p. 167 (pour la traduction française).

L'histoire contée par Mas'ūdī sera reprise telle quelle par Qazwīnī⁶¹, Dimašqī et Maqrīzī. Elle inspirera aussi, au xiv^e siècle, Abū-l-Fidā', qui la résume tout en précisant que le miroir du Phare était « en fer chinois » (*min al-ḥadīd al-šīnī*)⁶². Elle se retrouvera aussi chez l'auteur de la cosmographie anonyme du xiv^e siècle. Cependant, d'après l'une des variantes de ce texte, qui nomme Ibn Khallikān comme son informateur, on note que le Grec auquel la ruse est attribuée est cette fois un médecin, et l'histoire est censée s'être déroulée à l'époque d'Aḥmad Ibn Tulūn (fondateur de la dynastie des Toulounides, qui a régné de 866 à 905). Selon ce même témoignage, le miroir serait provenu de Chine et aurait mesuré 10 x 7 coudées⁶³.

Dans un registre qui rappelle celui des Mas'ūdī, on trouve dans *L'Abrégé des merveilles* un texte qui, lui aussi, évoque à la fois le miroir du Phare d'Alexandrie – ou plutôt de Rhakotis, son ancêtre présumée –, et la ruse pratiquée pour rendre celui-ci inopérant :

Sur le bord de la mer furent construites plusieurs villes, dont l'une à la place occupée par Alexandrie (appelée Rakoudah) [Rhakotis]. On éleva, au milieu de cette ville, une coupole de cuivre doré, au-dessus de laquelle on dressa un miroir de substances composées ayant cinq emfans de diamètre. La hauteur de la coupole au-dessus du sol était de cinq cent coudées. Si des ennemis s'avançaient par mer contre l'Égypte, on en était averti par ce miroir, et l'on projetait sur eux ses rayons dont la flamme incendiait les vaisseaux. Cette coupole subsista jusqu'au temps où la mer, s'étant avancée sur les terres, la ruina. On dit que le Phare d'Alexandrie fut construit sur son modèle. On y avait aussi dressé à son sommet un miroir permettant d'apercevoir de loin les vaisseaux qui venaient du pays de Rūm. Mais un roi y envoya des hommes qui s'emparèrent par ruse du miroir et le ruinèrent. Il était de verre et cylindrique⁶⁴.

61. Sur la description du Phare par Qazwīnī (mort en 1283) dans ses *Āthār al-Bilād* (« Les vestiges des pays »), voir F. Roldán Castro, « La ciudad de Alejandría en el *Āthār al-Bilād* de al-Qazwīnī », dans C. M. Thomas, P. Cano (éd.), *Homenaje a la Profesora Eugenia Gálvez Vázquez = Philologia Hispalensis* (Facultad de Filología. Universidad de Sevilla), 14.2 (2000), p. 345-361.
62. Abū-l-Fidā', *Taqwīm*, G. T. Reinaud, M. Guckin de Slane (éd.), Paris, 1840, p. 105.
63. Cf. U. Monneret de Villard, « Il faro di Alessandria », 1921, p. 13-18.
64. *L'Abrégé des merveilles*, B. Carra de Vaux (trad.), Paris, 1984, p. 205-206. L'utilisation du miroir pour incendier les vaisseaux ennemis est un autre *topos* qu'on retrouve, sous une forme plus développée, dans le *Mustatraf* de Muḥammad ibn Aḥmad al-Ibshihī, écrit dans la première moitié du xv^e siècle : « On rapporte

Fort nombreux sont en réalité les auteurs arabes qui reprendront l'histoire, sous l'une ou l'autre de ses variantes⁶⁵. Pour Muqaddasī, l'histoire

également qu'au haut de ce phare se trouvait un miroir en acier de Chine, large de sept coudées, dans lequel se réfléchissaient les navires qui étaient à la hauteur de l'île de Chypre. On dit qu'on voyait dans ce miroir les navires qui, de tous les pays des Roum, prenaient la mer. Si c'était des ennemis, on les laissait s'approcher de la ville et, au moment où le soleil [avait dépassé le méridien et] commençait à décliner, on tournait ce miroir en face de l'astre et on le mettait dans la direction des navires; alors, les rayons que réfléchissait ce miroir, par suite de la lumière solaire, tombaient sur les navires, les incendiaient en mer et faisaient périr tous ceux qui les montaient [...]. Lorsque le nouveau Phare fut réédifié [par Walīd, selon le récit de Mas'ūdī qui est suivi ici], on réinstalla, à la partie supérieure, le miroir en question, comme il était auparavant; mais le miroir s'était rouillé; on n'y voyait plus rien de ce qui s'y reflétait autrefois et ses effets incendiaires firent défaut. On se repentit de ce qu'on avait fait et c'est ainsi que, par leur sottise et leur cupidité, un avantage considérable leur échappa. Il n'y a de force de puissance qu'en Dieu le Haut, le Grand » (G. Rat [trad.], Paris, Toulon, 1902, II, p. 359 et p. 360).

65. Pour mémoire, on citera ici deux témoignages qui ne relèvent pas de la littérature arabe. Le premier provient du *Sefer-Name* du persan Nasir-i Khusraw, qui se rendit en Égypte en 1047 et décrivit le Phare d'Alexandrie en ces termes : « Je vis à Alexandrie un phare qui était en bon état de conservation. On avait jadis placé au sommet un miroir ardent qui incendiait les navires grecs venant de Constantinople, lorsqu'ils se trouvaient en face de lui. Les Grecs firent de nombreuses tentatives et eurent recours à divers stratagèmes pour détruire ce miroir. À la fin, ils envoyèrent un homme qui réussit à le briser. À l'époque où al-Ḥakīm bi-Amr Allāh [il s'agit du fameux calife fāṭimide al-Ḥakīm, qui gouverna de 996-1021] régnait en Égypte, un individu se présenta devant lui et prit l'engagement de réparer ce miroir et de le remettre en son état primitif. Al-Ḥakīm bi-Amr Allāh lui répondit qu'il n'y voyait pas de nécessité, parce qu'à cette époque les Grecs payaient tous les ans un tribut en or et en marchandises; ils se conduisent, disait-il, de cette façon que nos troupes n'ont pas à marcher contre eux et les deux pays jouissent d'une paix profonde » (C. Schefer [trad.], Paris, 1881, p. 119-120). Le second témoignage, plus inattendu, provient de la relation fait par Chau Ju-Kua, un auteur chinois du XIII^e siècle qui voyagea longuement vers l'Occident, et visita Alexandrie. Il y évoque une tour construite sur la mer et haute de 200 *changs*. Entre autres particularités, comme celle de renfermer un énorme puits ainsi que des pièces pour entreposer des armes et le produit de récoltes pouvant servir au stationnement de 20 000 hommes, Chau Ju-Kua nous rapporte que la tour était jadis surmontée d'un miroir merveilleux grâce auquel les mouvements des navires ennemis pouvaient être détecté à temps. Toutefois, à date plus récente, le miroir fut volé et jeté dans la mer par un étranger qui réussit à se faire engager des années durant comme préposé au nettoyage du Phare. Le récit, qui contient aussi l'information selon laquelle quatre chevaux mis côte à côte pouvaient gravir jusqu'aux deux tiers de l'édifice, rappelle par bien des aspects certaines de nos sources arabes, en particulier Muqaddasī; cf. F. Hirth, W. W. Rockhill, *Chau Ju-Kua, His Work on*

prend un tour plus polémique en devenant celle d'un homme dépêché par ce « chien de Byzantin » (*kalb al-Rūm*), – une amabilité à l'égard de l'Empereur –, pour s'emparer du miroir ou pour le détruire en s'étant fait passer pour le préposé du Phare⁶⁶. Une version très intéressante du même récit se trouve dans le *Kitāb al-sīra wa-akhbār al-a'imma*, – que l'on pourrait traduire par « Vies, faits et gestes des imams » –, de l'historien Abū Zakariyyā' al-Warjlānī, un texte écrit aux alentours de l'an 1100 et qui constitue la plus ancienne histoire de la communauté ibāḍite du Maghreb. Cette variante, qui fait manifestement l'objet d'une digression à l'intérieur du traité, situe l'histoire du Phare et de la ruse à l'époque du souverain aghlabide Ibrāhīm ibn Aḥmad (ou Ibrāhīm II d'Ifrīqiyyā, 875-902), soit nettement plus tard que ne le fait Mas'ūdī, et offre la particularité d'attribuer le stratagème à un juif et non à un chrétien du pays de Rūm. Comme l'a bien montré Virginie Prévost, les principales transformations par rapport au récit de Mas'ūdī s'expliquent par le désir de l'auteur de se moquer de la cupidité et de la naïveté d'Ibrāhīm II, ancien adversaire acharné des Ibāḍites. Le lien entre ce souverain honni et le Phare d'Alexandrie devait paraître d'autant plus naturel à Abū Zakariyyā' que, comme celui-ci le rappelle lui-même au début de son excursus, « c'est lui qui construisit pour les habitants du Maghreb des forteresses sur la côte, depuis Ceuta jusqu'à Alexandrie »⁶⁷, un renseignement qu'on retrouve chez Ibn Khaldūn, sans doute d'après le témoignage du chroniqueur Ibn al-Athīr (xii^e/xiii^e s.)⁶⁸. Étant donné les nombreuses similitudes de fonds et même de forme entre les deux versions, il est pratiquement certain qu'Abū Zakariyyā' avait lu les *Murūj*, mais il n'est pas impossible non plus qu'il ait eu d'autres sources écrites à sa disposition ou, comme

the Chinese and Arab Trade in the Twelfth and Thirteenth Centuries, Francfort-sur-le-Main, 1996 (Islamic World in Foreign Travel Accounts, 73). Il est assurément curieux de constater l'existence d'un témoignage chinois au sujet du Phare, alors même que plusieurs sources arabes évoquent la Chine comme lieu où aurait été fabriqué le miroir magique.

66. Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm*, 1906, p. 211. Traduction française du passage dans A. Miquel, « L'Égypte vu par un géographe arabe du iv^e/x^e siècle : al-Muqaddasī », *Annales islamologiques*, 11 (1972), p. 135.
67. Abū Zakariyyā', *Sīra*, texte édité et traduit par V. Prévost, « Une version ibadite de la ruine du miroir d'Alexandrie », *Annales islamologiques*, 39 (2005), p. 224.
68. Ibn Khaldūn, *Histoire de l'Afrique*, A. N. Des Vergers (éd.), Amsterdam, 1981 (réimpr. de l'éd. Paris, 1841), p. 126-127 et p. 55-56.

le suggère Virginie Prévost, qu'il se soit inspiré de légendes locales relatives aux pouvoirs magiques du miroir et transmises oralement.

Dans ses *Tuhfat al-albāb*, Gharnāṭī parle d'un « miroir de fer chinois dont la largeur était de sept coudées » et que l'on pouvait orienter de manière à incendier les navires ennemis. Il précise que les Byzantins payaient une taxe pour prémunir leurs bateaux contre ces incendies. Chez lui, l'histoire de la ruse prend encore une nouvelle tournure. Elle se passe à l'époque même de la conquête de l'Égypte par 'Amr Ibn al-'Āṣ, l'ancien compagnon du Prophète, et met en scène des prêtres byzantins qui se firent passer pour des musulmans. Ayant détruit le Phare aux deux-tiers, sans trouver le moindre trésor, ils se proposèrent de reconstruire le sommet du Phare et d'y replacer le miroir. Mais ce dernier s'était rouillé et avait perdu son pouvoir d'incendier les navires⁶⁹.

Vers la même époque que Gharnāṭī, Harawī évoque un miroir de 60 coudées pour un Phare qui en aurait compté 300. Selon lui, c'est bien la présence du miroir qui faisait du Phare une merveille puisque, comme il le note :

En revanche, le Phare ne fait plus aujourd'hui partie des merveilles (*wa-innamā al-manāra al-yawm laysat min al-'ajā'ib*), car ce n'est plus qu'une espèce de tour dressée (*mithāl burj*) au bord de la mer à la manière d'une vigie (*'alā hay'at al-marqab*)⁷⁰.

Deux siècles plus tard, ce sera au tour du géographe persan Ḥamdallāh Mustawfī al-Qazwīnī (mort en 1349) de reprendre à son compte l'histoire du miroir magique dans son *Nuzhat al-Qulūb* (« Le plaisir des cœurs »)⁷¹. Invoquant l'autorité de livres anciens, – qu'il ne nomme pas –, Ḥamdallāh Mustawfī raconte que le sommet du Phare était si vaste que 500, ou même 1 000 maisons, pouvaient y prendre place. Il raconte surtout qu'un miroir talismanique de sept coudées, commandité par Alexandre le Grand et fabriqué par le philosophe Balīnās (Apollonius de Tyane) y avait été

69. Gharnāṭī, *Tuhfa*, texte édité et traduit par G. Ferrand, « Les Monuments de l'Égypte au XII^e siècle d'après Abū Ḥāmid al-Andalusī », dans *Mélanges Maspero*, III, 1940, p. 58-59. Voir aussi, pour le *Mu'rib* : J.-C. Ducène, *De Grenade à Bagdad*, 2006, p. 57.

70. Harawī, *Kitāb al-ishārāt ila ma'rifat al-ziyārāt*, 1953, p. 49 (trad. fr., Damas, 1957, p. 113).

71. Cf. G. Le Strange, *The Geographical Part of the Nuzhat al-Qulūb Composed by Ḥamd-Allāh Mustawfī of Qazwīn in 740 (1340)*, Leyde, 1919, p. 239-240.

installé pour permettre d'y observer tout ce qui se passait à Constantinople, malgré les 300 lieues de distance entre les deux villes. Le géographe persan n'oublie évidemment pas d'évoquer l'histoire de la ruse mais, les Croisades étant passées par là et ayant manifestement laissé leurs marques dans l'inconscient collectif des Musulmans, ce sont désormais des Francs déguisés en mendiants qui sont venus convaincre le souverain d'abattre l'édifice dans l'espoir de retrouver les trésors enfouis par Alexandre. Le plus comique, dans tout ceci, c'est de constater que le souverain de cette version est resté 'Amr Ibn al-'Āṣ, le conquérant arabe de l'Égypte dont nous parlait Gharnāṭī. Dans son zèle à défendre la cause de l'Islam, Ḥamdallāh Mustawfī ne craint pas de dilater le temps comme il vient de le faire avec l'espace, en évoquant la distance entre Constantinople et Alexandrie. Quant à la référence à Apollonius de Tyane comme constructeur du miroir magique, on se l'explique tout simplement par le fait qu'aux yeux des alchimistes arabes Balīnās passait pour une référence en la matière, et qu'on le qualifiait d'ailleurs volontiers de « maître des talismans » (*ṣāhib al-ṭilasmāt*)⁷².

Dans ce concert d'histoires édifiantes, certaines voix discordantes ont tout de même réussi à se faire entendre. Dès le x^e siècle, Ibn Ḥawqal s'indigne devant tant de crédulité :

Contrairement aux histoires absurdes forgées (*al-ḥamāqāt*) et aux stupidités débitées (*al-raqā'āt*) par des hâbleurs (*al-muḥalliyūn*), cette coupole n'avait pas été construite pour abriter un miroir dans lequel on pouvait voir tout ce qui pénétrait dans la mer Méditerranée, dromons porteurs de troupes, ou navires de combat⁷³.

72. On signalera encore, pour mémoire, la variante consignée par Benjamin de Tudèle (xii^e s.) dans sa relation de voyage vers l'Orient. Dans ce texte, dont une traduction française de l'original hébraïque fut donnée en 1734 par Jean-Philippe Baratier, jeune prodige alors âgé de treize ans (J.-P. Baratier, *Voyages de Rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle en Europe, en Asie & en Afrique, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine, etc.*, traduction de l'hébreu, Amsterdam, 1734, p. 233-235), on apprend que la ruse est cette fois attribuée à Sodoros, un capitaine de navire grec, et que la ruse a consisté à « enivrer » le « Roi » des Égyptiens après l'avoir séduit par « un très beau présent en or, en argent et en habits de soie ». Le passage est repris dans H. Harboun, *Les voyageurs juifs du Moyen Âge (XII^e siècle)*, Aix-en-Provence, 1986, p. 135.

73. Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, 1938, p. 151, et J. H. Kramers, G. Wiet (trad.), Paris, 1964, p. 149.

Au ^{xiii}^e siècle, c'est au tour du sceptique Yāqūt de s'agacer de ces mêmes élucubrations. Narrant sa propre visite du monument, il explique avoir lui-même demandé où se trouvait le prétendu miroir :

Mais je ne l'ai pas trouvé, pas même une trace (*fa-n*  *jadu-hu wa-lā athra-hu*). L'endroit dans lequel on prétend qu'il se trouvait est un mur (*hiyāt*) séparé de la terre d'environ 100 coudées ou davantage. Comment donc un observateur pourrait-il regarder dans un miroir distant de lui de 100 coudées ou davantage, étant donné qu'il n'y a pas moyen non plus pour un observateur de se trouver au point le plus haut du Phare⁷⁴ ?

Est-il besoin de préciser que les témoignages les plus fiables au sujet du Phare, ceux par exemple d'Idrīsī et d'Ibn Shaykh al-Balawī qui le visitèrent et le décrivirent en détail, ne soufflent mot du fameux miroir ?

5) Les statues automates

Restons au sommet de l'édifice et, après le miroir, évoquons les statues dont certains auteurs arabes ont pensé qu'elles avaient anciennement couronné le Phare. Ici, comme pour d'autres affabulations du même genre, le principal pourvoyeur n'est autre que Mas'ūdī dans ses *Murūj*. On y lit l'affirmation suivante, qui suit immédiatement celle qui concerne le piédestal de verre en forme de crabe et qui, comme cette dernière, provient peut-être des informateurs égyptiens que l'historien dit avoir consultés :

Il [Alexandre] couronna le faite de l'édifice de statues de bronze et d'autre métal (*wa-ja 'ala 'alā a 'lā-hā tamāthīl min al-nuḥās wa-ghayri-hi*). Une de ces statues avait l'index de la main droite constamment tourné vers le point du ciel où se trouvait le soleil ; s'il était au milieu de sa course, le doigt en indiquait la position ; s'il redescendait [vers l'horizon], la main de la statue s'abaissait, tournant constamment avec lui. Une autre statue montrait la mer de la main, dès que l'ennemi était à la distance d'une nuit de navigation. Quand il arrivait à portée de la vue, un son effrayant et qu'on entendait à deux ou trois milles de là sortait de cette statue. Les habitants, avertis ainsi de l'approche de l'ennemi, pouvaient en surveiller [les mouvements]. Une troisième statue indiquait toutes les heures du jour et de la nuit par un son harmonieux, et qui variait avec chaque heure⁷⁵.

74. Yāqūt, *Mu'jam*, F. Wüstenfeld (éd.), Leipzig, 1866, I, p. 624.

75. Mas'ūdī, *Murūj*, § 837, 1965, p. 317.

Un robot tournesol, un autre qui fait office d'alarme, et un troisième en forme d'horloge musicale : ces extraordinaires statues-automates, dont on se plaît à imaginer qu'ils auraient pu inspirer les grands spécialistes du genre, les Bānū Mūsā et Jazārī, seront naturellement repris par les auteurs qui eurent Mas'ūdī pour modèle. On les retrouve dans le *Kitāb al-istibṣār fī 'ajā'ib al-amṣār*, ainsi que dans la cosmographie anonyme du xiv^e siècle jadis investiguée par Ugo Monneret de Villard. Bien entendu, on les retrouve aussi chez Dimašqī et Maqrīzī. Cela étant, en dehors de ces exemples attendus, il apparaît que la légende de ces statues-automates, dans lesquelles on a pu voir une certaine réminiscence des Tritons qui couronnaient le Phare antique⁷⁶, n'a pas rencontré le même succès que celle du miroir.

Bibliographie

- ADRIANI (A.), *Repertorio d'Arte dell'Egitto greco-romano*, série C, vol. 1, Palerme, 1966.
- ASÍN PALACIOS (M.), « "El Abecedario" de Yūsuf Benaxeij el malagueño », *Boletín de la Academia de la Historia*, tome C, Cahier 1 (janvier-mars 1932), p. 195-228.
- , « Una descripción nueva del Faro de Alejandría », *Al-Andalus*, 1.2 (1933), p. 241-292.
- , « Nuevos datos sobre el Faro de Alejandría », *Al-Andalus*, 3 (1935), p. 185-193.
- BARATIER (J.-P.), *Voyages de Rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle en Europe, en Asie & en Afrique, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine, etc.*, traduction de l'hébreu, Amsterdam, 1734.
- BEHRENS-ABOUSEIF (D.), « The Islamic History of the Lighthouse of Alexandria », *Muqarnas*, 23 (2006), p. 1-14.
- CALDERINI (A.), *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, I, 1, Le Caire, 1938.
- CASTELLÓ (F.), *El « Dīkr al-aqālīm » de Ishāq ibn al-Ḥasan al-Zayyāt. Tratado de geografía universal*, Barcelone, 1989.

76. H. Thiersch, *Pharos*, 1909, p. 55 : « In dieser Notiz steckt offenbar eine Erinnerung an die muschelblasende Tritonen, die nach den Münzen und nach Analogie des römischen Mosaiks im Konservatorenpalast die Ecken des ersten Umganges am Turme zierten, und deren Muschelhörner schon in der antike als eine Art Äolsharfen funktioniert haben mögen ».

- CHAMOUX (F.), « L'épigramme de Poseidippos sur le Phare d'Alexandrie », dans *Hommages à Claire Préaux. Le monde grec : pensée, littérature, histoire, documents*, Bruxelles, 1975, p. 214-222.
- CHARLES-DOMINIQUE (P.), *Voyageurs arabes. Ibn Faḍlān, Ibn Jubayr, Ibn Baṭṭūta et un auteur anonyme*, Paris, 1995.
- CHAUVOT (A.), *Procopé de Gaza, Priscien de Césarée. Panégyriques de l'Empereur Anastase I^{er}*, Bonn, 1986 (*Antiquitas. Abhandlungen zur Alten Geschichte*, 35).
- CLAYTON (P.), PRICE (M.), éd., *The Seven Wonders of the Ancient World*, Londres, 1988.
- CODAZZI (A.), « Il compendio geografico arabo di Ishaq ibn al-Husayn », *Reale Accademia Nazionale dei Lincei*, serie VI, vol. 5 (1929), p. 373-463.
- DAUMAS (F.), MATTHIEU (B.), « Le phare d'Alexandrie et ses dieux », *Academiae Analecta. Mededelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België*, 49 (1987), p. 43-55.
- DE CALLATAÏ (G.), « The Colossus of Rhodes : Ancient Texts and Modern Representations », dans C. Ligota, J.-L. Quantin (éd.), *Seminars on the History of Scholarship : A Selection of Papers from the Seminar on the History of Scholarship held Annually at the Warburg Institute*, Oxford, Londres, 2006, p. 39-73.
- DOUFIKAR-AERTS (F.), « Alexander the Great and the Pharos of Alexandria in Arabic Literature », dans J. C. Bürgel, M. Bridges (éd.), *Problematics of Power. Eastern and Western Representations of Alexander the Great*, Bern, 1996, p. 191-201.
- DUCÈNE (J.-C.), « La description de l'Égypte (à l'exception d'Alexandrie) dans le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'al-Bakrī », *Annales islamologiques*, 39 (2005), p. 231-248.
- , *De Grenade à Bagdad. La relation de voyage d'Abū Ḥāmid al-Gharnāṭī (1080-1168)*, Paris, 2006.
- DURÁN FUENTES (M.), « Faros de Alejandría y *Brigantium* : propuestas de reconstitución formal, estructural y de funcionamiento de la luminaria de la torre de Hércules de A Coruña », dans S. Huerta, I. Gil Crespo, S. García, M. Taín (éd.), *Actas del Séptimo Congreso Nacional de Historia de la Construcción. Santiago, 26-29 octubre 2011*, Madrid, 2011.
- EL DALY (O.), *Egyptology : The Missing Millennium. Ancient Egypt in Medieval Arabic Writings*, Londres, 2005.
- ELAD (A.), « The Description of the Travels of Ibn Baṭṭūta in Palestine : Is it Original? », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 2 (1987), p. 256-272.
- EMPEREUR (J.-Y.), *Le Phare d'Alexandrie. La merveille retrouvée*, Paris, 2004.
- FERRAND (G.), « Le *Tuhfat al-albab* de Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Gharnāṭī », *Journal asiatique*, 207 (juillet-septembre 1925), p. 1-148 et (octobre-décembre 1925), p. 193-304.

- , « Les Monuments de l'Égypte au XII^e siècle d'après Abū Hāmid al-Andalusī », dans *Mélanges Maspero*, III. *Orient islamique*, Le Caire, 1940 (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 68), p. 57-66.
- FRASER (P. M.), *Ptolemaic Alexandria*, I, Oxford, 1972.
- GIORGETTI (D.), « Il Faro di Alessandria fra simbologia e realtà : dall'epigramma di Posidippo ai mosaici di Gasr Elbia », *Reale Accademia Nazionale dei Lincei*, 32 (1977), p. 245-261.
- HAMARNEH (S. K.), « The Ancient Monuments of Alexandria According to Accounts by Medieval Arab Authors (IX-XV Century) », *Folia Orientalia*, 13 (1971), p. 77-110.
- HANDLER (S.), « Architecture on the Roman Coins of Alexandria », *American Journal of Archaeology*, 75 (1971), p. 57-73.
- HARBOUN (H.), *Les voyageurs juifs du Moyen Âge (XII^e siècle)*, Aix-en-Provence, 1986.
- HINZ (W.), *Islamische Masse und Gewichte, umgerechnet ins metrische System*, Leyde, Cologne, 1970.
- HIRTH (F.), ROCKHILL (W. W.), *Chau Ju-Kua, His Work on the Chinese and Arab Trade in the Twelfth and Thirteenth Centuries*, Francfort-sur-le-Main, 1996 (Islamic World in Foreign Travel Accounts, 73).
- KAMAL (Y.), *Monumenta cartographica Africae et Aegypti*, 5 t., Le Caire, 1926-1951.
- KEES (H.), « Pharos », *Revue d'Égyptologie*, XIX-2 (1938), col. 1857-1859.
- LE STRANGE (G.), *The Geographical Part of the Nuzhat al-Qulūb Composed by Ḥamd-Allāh Mustawfī of Qazwīn in 740 (1340)*, Leyde, 1919.
- LÉVI-PROVENÇAL (É.), « Une description arabe inédite du Phare d'Alexandrie », dans *Mélanges Maspero*, III. *Orient islamique*, Le Caire, 1940 (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 68), p. 161-171.
- LEVITZION (N.), « The Twelfth-Century Anonymous *Kitāb al-istibṣār* : A History of a Text », *Journal of Semitic Studies*, 24.2 (1979), p. 201-217.
- MARZOLPH (U.), « Mirabilia, Weltwunder und Gottes Kreatur. Zur Weltsicht populärer Enzyklopädien des arabisch-islamischen Mittelalters », dans I. Tomkowiak (éd.), *Populäre Enzyklopädien. Von der Auswahl, Ordnung und Vermittlung des Wissens*, Zürich, 2002, p. 85-101.
- MCKENZIE (J.), *The Architecture of Alexandria and Egypt, 300 BC-AD 700*, Yale, 2007.
- MIQUEL (A.), « L'Égypte vu par un géographe arabe du IV^e/X^e siècle : al-Muqaddasī », *Annales islamologiques*, 11 (1972), p. 109-139.
- , *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, 4. *Les travaux et les jours*, Paris, 1988.

- MONNERET DE VILLARD (U.), « Il faro di Alessandria secondo un testo e disegni arabi inediti da Codici Milanesi Ambrosiani », *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, 18 (1921), p. 13-35.
- NAVARRO OLTRA (V. C.), « al-Ḥimyarī, Abū 'Abd Allāh Ibn 'Abd al-Mun'im », dans J. Lirola Delgado, J. M. Puerta Vilchez (éd.), *Biblioteca de al-Andalus*, I. *De al-'Abbādīya a Ibn Abyaḍ*, Almería, 2012 (Enciclopedia de la Cultura Andalusí, 152), p. 444-451.
- OMONT (H.), « Les sept merveilles du monde au Moyen Âge », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 43 (1882), p. 40-59.
- OTERO (M. L.), « Interpretación gráfica de la descripción de Ibn al-Šayj », *Al-Andalus*, 1.2 (1933), p. 292-300.
- PICARD (C.), « Sur quelques représentations nouvelles du Phare d'Alexandrie et sur l'origine alexandrine des paysages portuaires », *Bulletin de correspondance hellénique*, 76 (1952), p. 61-95.
- PRÉVOST (V.), « Une version ibadite de la ruine du miroir d'Alexandrie », *Annales islamologiques*, 39 (2005), p. 223-230.
- PUERTA VÍLCHEZ (J. M.), RODRÍGUEZ FIGUEROA (A.), « Ibn 'Abd Rabbihi Ḥafid », dans J. Lirola Delgado, J. M. Puerta Vilchez (éd.), *Biblioteca de al-Andalus*, I. *De al-'Abbādīya a Ibn Abyaḍ*, Almería, 2012 (Enciclopedia de la Cultura Andalusí), n° 189, p. 609-619.
- QUET (M.-H.), « Pharos », *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome. Antiquité*, 96.2 (1984), p. 789-845.
- REDDÉ (M.), « La représentation des phares à l'époque romaine », *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome. Antiquité*, 91.2 (1979), p. 845-872.
- ROLDÁN CASTRO (F.), « La ciudad de Alejandría en el *Āṭār al-Bilād* de al-Qazwīnī », dans C. M. Thomas, P. Cano (éd.), *Homenaje a la Profesora Eugenia Gálvez Vázquez = Philologia Hispalensis* (Facultad de Filología. Universidad de Sevilla), 14.2 (2000), p. 345-361.
- SEZGIN (U.), « al-Waṣīfī, Ibrāhīm B. Waṣīf Shāh », dans *Encyclopaedia of Islam*, 2^e éd., XI, 2005, p. 178-179.
- TABARONNI (G.), « La rappresentazione del Faro sulle monete di Alessandria », *Numismatica e antichità classiche. Quad. ticinesi*, 5 (1976), p. 191-203.
- TAHER (M. A.), « Les séismes à Alexandrie et la destruction du Phare », *Études alexandrines*, 3 (1998), p. 51-56.
- THIERSCH (H.), *Pharos : Antike, Islam und Occident. Ein Beitrag zur Architekturgeschichte*, Leipzig, Berlin, 1909.
- TOUSSOUN (O.), « Description du Phare d'Alexandrie d'après un auteur arabe du XII^e siècle », *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, 30-31 (1937), p. 49-53.
- VAN BERCHEM (M.), *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, première partie. *Égypte*, Paris, 1894 (Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique au Caire, XIX).